

QUATRE ASPECTS DE LA COUTUME
en voie d'évolution :

ABANDON PAR LA FEMME
DU DOMICILE CONJUGAL

NOUVELLES DES ÉMIGRÉS

L'ÉTAT D'ORPHELIN

LE PÉCULE CLANDESTIN DES FEMMES

(Réédition d'articles anciens, épuisés et demandés)

Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Juin 2015



O

QUATRE ASPECTS DE LA COUTUME

en voie d'évolution :

ABANDON PAR LA FEMME
DU DOMICILE CONJUGAL

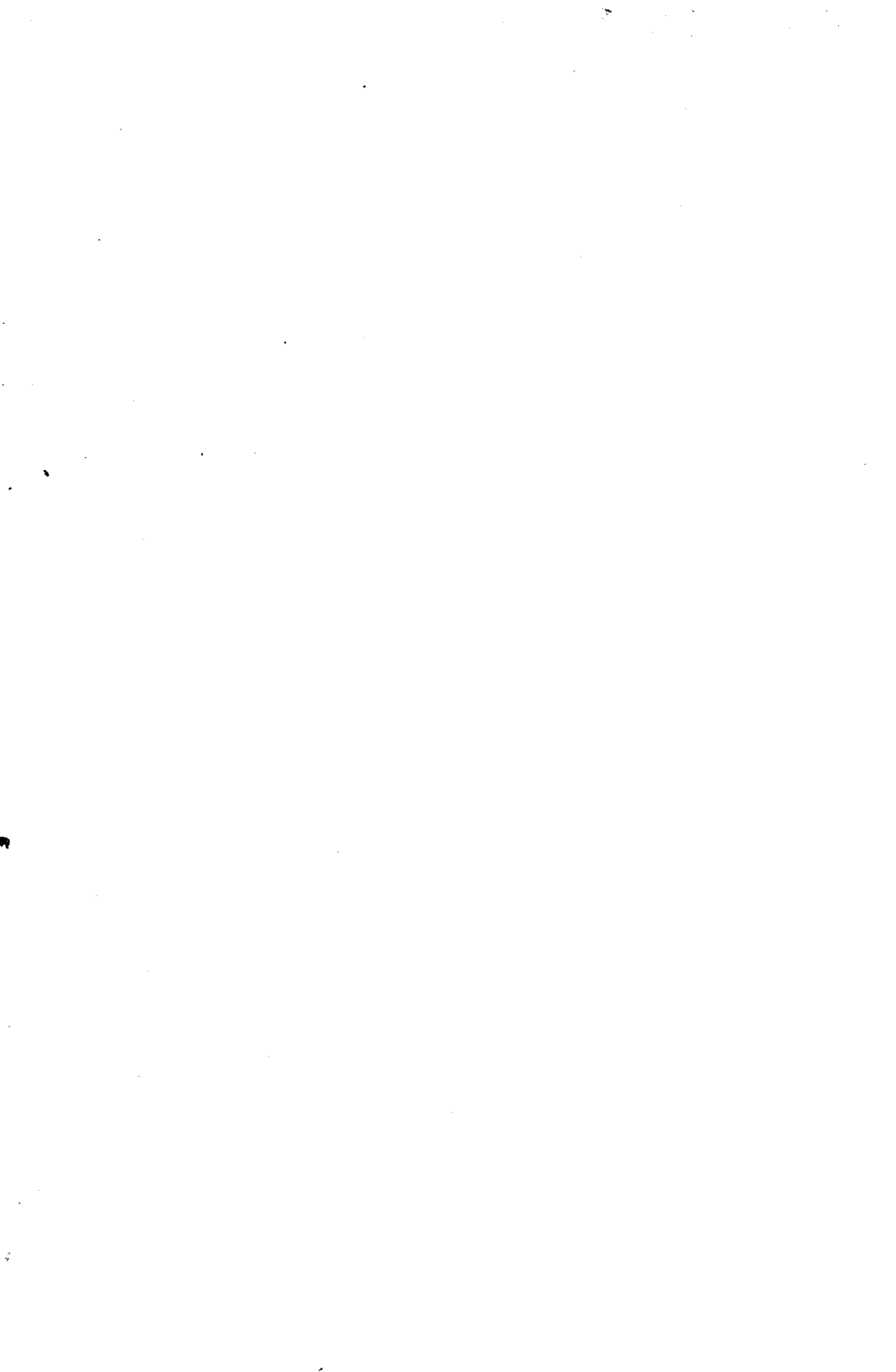
NOUVELLES DES ÉMIGRÉS

L'ÉTAT D'ORPHELIN

LE PÉCULE CLANDESTIN DES FEMMES

l'embarras

ABANDON PAR LA FEMME
DU DOMICILE CONJUGAL



AVANT-PROPOS

Le Titre IV du Tome II de HANOTEAU et LETOURNEUX, (La Kabylie et les coutumes kabyles), traite du mariage. On peut facilement dégager des différents chapitres de ce titre l'essentiel de la coutume concernant le statut de la femme kabyle, — mise à part l'importante question de l'exhédération, — et se faire une idée assez précise de la vie féminine à l'époque de la rédaction de cet ouvrage.

On sait, cependant, que ces deux auteurs ont basé leur description de la coutume sur l'étude des qanouns. On sait aussi, d'après les remarques pertinentes de MM. A. Bernard et L. Milliot sur "les qanouns kabyles dans l'ouvrage de Hanoteau et Letourneux", (Revue des Etudes Islamiques, 1933), qu'on ne doit pas attribuer à ces documents une valeur ethnographique trop grande que les auteurs n'ont pas voulu, d'ailleurs, leur prêter. Il est établi, en effet, qu'ils ont voulu, en quelque sorte, codifier la coutume : ils ont dû retenir les textes qui pouvaient arriver à constituer un ensemble cohérent sur un point donné et écarter résolument de nombreuses divergences coutumières qui se manifestaient d'un village à l'autre. On n'a pas le droit, après cela, d'être surpris de ne pas trouver une exacte coïncidence entre les descriptions de ce savant ouvrage et la réalité actuellement observable.

D'autant moins que la coutume, de l'aveu de beaucoup de Kabyles, a évolué notablement. Mais il est sur-

prenant alors que les auteurs qui ont étudié, ces dernières années, la question de la femme kabyle, soit ex professo, soit dans le cours d'un exposé d'ensemble de la coutume kabyle, ne semblent avoir, pour source principale de leur documentation, rien d'autre que Hanoteau et Letourneux, sauf à y ajouter quelques traits intéressants, du reste puisés aux recueils de jurisprudence de la Justice française en pays kabyle. Ils paraissent ignorer presque totalement les ressources de l'enquête ethnographique. Ils omettent des traits essentiels de la coutume et en parlent comme si elle était partout la même. D'autre part, aucun n'a pris la précaution de reviser les termes techniques kabyles qui définissent les situations variées de la femme par rapport au foyer conjugal, ni leur sens, ni leur emploi.

Or, il semble bien que la situation de la femme mérite de passer à l'heure actuelle au premier plan des préoccupations de ceux qui veulent suivre et comprendre la vie et l'évolution vitale du peuple kabyle : où en est la coutume ? Quel est le sort vrai de la femme ?

Le texte que présente le FICHER de DOCUMENTATION étudié, aux At-Mangellat, — et, il faut le préciser, chez les At-Esmer W-eSeid, — aborde un problème important de la vie de la femme kabyle : c'est son importance qui m'a incité à le faire précéder de quelques remarques qu'on vient de lire. Tous les auteurs, sans exception, quand ils traitent du statut de la femme kabyle, mentionnent les conditions et circonstances de la conclusion du mariage, les conditions et circonstances de la répudiation, la manière dont la femme peut se défendre contre la situation humiliante qui lui est faite : par l'"insurrection", elle se fait tamnafeqt ; on étudie ensuite le sort de l'enfant dans ces divers cas, et c'est tout.

Or, l'enquête qui s'est conclue par la rédaction du texte qu'on va lire, contrôlée en un autre centre des At-Mangellat, (Tawrirt), et sur quelques vérifications faites aux At-Yiraten, tend à faire penser que les auteurs dont nous citerons une bibliographie succincte donnent une importance beaucoup trop grande à ce "droit

d'insurrection", au moins s'il s'agit de l'époque actuelle, car la critique ne peut ni ne veut atteindre la rédaction de Hanoteau qui reste sans doute désormais le seul témoin de son temps.

Plus précisément, ce droit d'insurrection garde toute son importance en tant qu'institution coutumière venant contrebalancer la tyrannie maritale. Mais, c'est un droit, nous disent les Kabyles, dont on n'use point en Kabylie, (pour les deux régions, du moins, qu'on a précisées plus haut), et le mot tamnafaqt, s'il est connu, n'évoque pas du tout, pour le Kabyle contemporain, des mœurs courantes, comme le terme de "répudiation" ou d'autres. Autrement fréquents semblent être les cas de retour de la femme au domicile de ses parents sans qu'il y ait pour elle répudiation.

La question a été abordée par Hanoteau et Letourneux en un très bref chapitre, (Chapitre XIV du Titre IV), intitulé : Du renvoi de la femme sans répudiation : thamouarebth. Le chapitre est si court qu'il ne semble pas avoir retenu l'attention d'aucun auteur, à l'exception de Mme Bousquet-Lefèvre qui, dans son étude sur la Femme Kabyle, p.126, lui accorde un court paragraphe où elle semble insinuer que cette séparation n'est qu'une phase de la répudiation.

Par ces omissions, le problème de la situation de la femme est mal posé et, par le fait, il ne paraît pas possible de se faire une idée juste de la place et du sort de la femme au foyer.

L'étude qu'on va lire pose donc le problème et incite à vérifier en d'autres régions le sens des mots et les traits de mœurs observés aux At-Mangellat. Aucune conclusion d'ensemble, du moins si elle est possible, ne peut être tirée sans ces compléments d'information.

Le texte, tel qu'il est présenté, a été directement rédigé par une jeune femme kabyle: il ne faut donc y chercher ni une ordonnance logique ni des définitions très rigoureuses. C'est un tableau dessiné avec fantaisie et beaucoup de petits traits qui ont l'avantage de renseigner sur l'atmosphère du foyer kabyle.

Pour guider le lecteur, on a voulu donner d'abord quelques définitions plus précises qui ont été rédigées par un informateur de Tawrirt At-Mangellat.

Le texte sera complété par quelques pages qui relatent des faits vécus ayant trait à la question.

QUELQUES RÉFÉRENCES

- HANOTEAU et LETOURNEUX, La Kabylie et les Coutumes Kabyles, 2^e édition, 1893:
 - Titre IV, ch. XIV, p.181, "Du renvoi de la femme sans répudiation";
 - ch. XV, "De la femme insurgée";
 - ch. XVI, "Des enfants dans le cas d'insurrection de la femme".
 - Marcel MORAND, Le statut de la femme kabyle et la réforme des coutumes berbères; Revue des Etudes Islamiques, 1927, Cahier I, pp. 47- 94.
 - Louis MILLIOT, Une réforme du statut de la femme kabyle; L'Afrique Française, Supplément, déc. 1931.
 - G. SURDON, Institutions et coutumes des Berbères du Maghreb, 1938; Titre III, La Kabylie, Droit p r i v é, p.453.
 - L. BOUSQUET-LEFEVRE, La Femme Kabyle, 1939, p.93-99; p.104: la mère et l'enfant; p.126 et sq.: conditions de la répudiation.
- Pour mémoire:
- HACOUN-CAMPREDON, Etude sur l'évolution des coutumes kabyles, 1921.
 - René VIGIÉR, La Femme Kabyle, 1932.

Wayzen n-At-Mangellat,
Novembre 1947

J. Lanfry

DÉFINITIONS

tambarebt : Qqaren twureb etmeṭṭut m¹ ara d-ruḥ segg-ehḥam bbergaz-is yul-lehl-is. Lembarba-s zeddiget, tamezwarut ma d argaz-is iṭ yuren, ti-s-snat ma d lebyi-s neṭṭat meṣni s-leṣlem bbergaz-is, ney, elhaṣul, ma d imawlan-is iṭ-id yebbin yez-
ra wergaz-is. Tambarebt ur teffiy ar^a iri bbergaz-is.

On le dit quand une femme revient de la maison conjugale chez ses parents. Cela ne prêche pas à des commentaires malveillants quand, 1.) le mari l'a voulu, ou 2.) quand sa décision a été connue du mari ou, même, quand ce sont ses parents qui la font revenir au su du mari. Dans le cas présent, elle reste en puissance de mari.

timeṣrbent : Tikwal, m¹ ara yettef wergaz eccehn^a i-tmeṭ-
ṭut-is iwurben, ur s iberr^u ara, meḥsub,
ur itekks ar^a afus-is : ur tezmir ar^a at-
eiwed ejjwaj. Yejja-ṭ s-elmenkur. Ur d-eṭṭuyal yur-es,
ur teṣawad ejjwaj : qqaren timeṣrbent.

Il peut arriver qu'un mari, croyant avoir des raisons d'en vouloir à une femme qui l'a quitté pour rentrer chez ses parents, se garde bien de la répudier et de lui rendre sa liberté : elle ne peut donc se remarier. Il la laisse volontairement dans cette situation ambiguë. Elle ne pourra pas revenir chez lui ni se remarier : on la qualifie d'un terme qui, en arabe, signifie celle sur le compte de laquelle on a perçu des arrhes.

tamnafeqt : Kra n-tilawin, m¹ ara thersent gg-ehḥam bbergaz-ennsent, ur ṣebbrent ara, regglent-ed, ṭtaqqa l-lḥal es-tuffra. Yettusemma d lembarba, meṣni, im¹ ur yeelim wergaz-is, tenneḥsab tamnafeqt.

Il y a des femmes qui, ne sachant pas supporter chez leur mari des conditions qui leur semblent pénibles, s'échappent et reviennent chez leurs parents, le plus souvent subrepticement. C'est là une retraite qui, parce qu'elle est pratiquée à l'insu du mari, est considérée comme le fait d'une épouse rebelle.

Belqasm At-Mæemmer
Octobre 1947

TRADUCTION

Il est presque impossible de trouver, en Kabylie, une femme qui sera restée en ménage toute sa vie avec le même mari.

Il y en a qui retournent chez leurs parents en abandonnant le foyer conjugal, mais y retournent, surtout si elles ont des enfants. D'autres, une fois en fuite, ne reviennent pas et se remarient. Certaines femmes peuvent avoir trois ou quatre maris successifs : une fois séparées d'un premier, les parents parviennent à faire prononcer le divorce et leur trouvent un parti dans une autre famille. Certaines sont même continuellement en escapades : elles finissent par mourir chez leurs parents.

Chez les Aït-Ameur Ou-Saïd, les coutumes concernant la séparation.

Voici ce qui se passe quand on veut respecter les normes traditionnelles :

1.- La femme volage, voire facile, où qu'elle soit mariée, en viendra toujours à se retirer chez ses parents car les hommes ne gardent pas à leur foyer une épouse sans retenue ni vergogne.

2.- Jamais, au grand jamais, une épouse en rupture ne rentre seule chez ses parents : il faut qu'un homme, son mari, son beau-père ou un beau-frère, l'accompagne, s'ils ha-

TEXTE

Haṭi meḥṭa mⁱ ara tafed tameṭṭut el-leqbayel etga ddun-
nit degg^o-eḥḥam b^obergaz-is alamma temmut.

LLant tiggad yetwaraben(1), lameṣna ṭṭuyalent, la-
dya ma seant arraw-ennsent. LLant tiyaḍ, mi wurbent,
ur ṭṭuyalent ara^a i-bda : ṭawadent eḥḥawaj. LLant tiggad
yetṭayen tlata, reḥsa yergazen di-ddunnit-ennsent : mi
d-wurbent s-yur-yiwen, a sent-ed ssebrun imawlan-ennsent,
a tent efken adjewjent s aḥḥam-enniḍen. LLant t i y a ḍ
day-ennⁱ i-d yetwaraben kull-ass : tameddit-ennsent teṭ-
gray-ed yur-imawlan-ennsent.

Lqanun el-lembarba
n - e t m e ṭ ṭ u t
degg-At-Esmer W-eSeid

Atan wayen yellan d ennif:

1.- Tameṭṭut iwimi d ir ti-
kli, urenzeddig ara, s an-
da tebyu tejwej, a d-wareb,

eela-ḥaṭer irgazen leṣmer adejjen tameṭṭut ur enseⁱ a-
ra nnif degg^o-eḥḥam-ennsen.

2.- D elmuḥal di-ddunnit tameṭṭut ara ywarben atterwel
wehid-es yul-lehl-is. Lqanun adyeddu yid-es wergaz-is
ny amyar-is eny alews-is, ma jmie i llan degg^o-eḥḥam,
ny imawlan-is ma tceggees yer-sen.

bitaient ensemble, ou, encore, ses parents si elle les a envoyé chercher.

3.- Il est de règle, pour la femme, de ne pas se retirer n'importe où : chez ses parents seulement, soit son père ou, à son défaut, chez des frères : si elle n'en a pas, elle va chez des oncles paternels. Il arrive que les femmes se réfugient chez leur mère si elle habite avec leur père; mais, si la mère s'est remariée ou si elle s'est elle-même retirée chez ses parents, elles ne vont pas chez elle.

4.- Une femme qui rentre chez ses parents y rapporte les effets qu'elle avait amenés de chez eux. Personne ne peut y faire obstacle. Si son mari s'y oppose par la contrainte, son père peut recourir à une commission chargée de les lui faire restituer.

5.- La femme en cette condition doit se faire voir le moins possible : elle ne doit pas sortir et, si elle le fait, ce ne peut être qu'en cachette.

6.- Elle ne réintègre son ménage que sur l'intervention d'une délégation de prud'hommes ou de marabouts.

Mais, on évite généralement toutes ces complications : on regarde avant tout à l'honneur de la famille et le reste est affaire de juristes. Les Kabyles, (vous le savez), préfèrent aller en prison que de baisser le nez.

Voici maintenant ce qu'il en est de la loi française :

Quand une femme quitte son foyer et qu'elle a un enfant, garçon ou fille, de moins de deux ans, elle doit normalement le prendre avec elle, que le père y consente ou non : ce soin lui est consenti par la loi. A partir de deux ans, le père pourra reprendre l'enfant, avec charge, pour lui, de rembourser sa pension, à moins qu'il ne consente à reprendre la mère.

Quand une femme accouche chez des parents où elle s'est réfugiée, son mari paiera tous les frais le jour où il se présentera pour emmener son enfant, bon gré mal gré et s'il refusait, la loi française saurait l'y obliger.

Mais, on ne peut parler ici d'honneur kabyle ni de dés-honneur : la loi française est seule en cause.

Les causes de la séparation.

Pourquoi les femmes retournent-elles chez leurs parents ?

Ce peut être parce que leur nouvelle famille ne leur plaît pas, que leurs beaux-parents ou leur mari sont d'hu-

3.- Lqanun en-tembarebt : ur teṭwarab ara^a ula s ani bba-cemna : haca ma ṭur-imawlan-is, meḥsub ṭur-baba-s, ney, ma^a ur tesaⁱ ara baba-s, ṭur-watmatn-is ; ma^a ur tesaⁱ ara^a atmatn-is, ṭul-leemum-is. ṭwarabent tilawin ula ṭur-yemma-t-sent ma degg-ehham em-baba-s i tella ; haca ma tejwej ney truḥ ṭur-lehl-is, ur teṭwarab ara yelli-s ṭur-es.

4.- Tameṭṭut ara ywarben, lqecc tebbi s-ṭur-imawlan-is a t-idd-awi. Ur as-t itekkes hedd. Ma yekks-as-t wergaz-is bessif, yezmer baba-s a s yetef lejme^e a s-t-id yerr.

5.- Tameṭṭut tambarebt, d elqanun attehjed, ur tteffy ara ; ḥas tteffey tikwal, alamma s-tuffra.

6.- Tambarebt ur teṭṭuyal ara s aḥham-is haca ma s-lejme^e ggergazen ney ggerabden.

Wagi merra, ur t heddmen ara : sskaden ennif : yeff-ayagⁱ i s eqqaren d elqanun. Leqbayel, ṭṭiḥir adkecmen elhebs wala^a adejjen di-nnif-emnsen.

Atan wayen yellan d elqanun urumi :

Miⁱ ara twareb etmeṭṭut, tesa^a mmi-s ney yelli-s ma-zal bbiḍen fell-as samayen, d elqanun a t tawi ḥas ur as yehwiⁱ ara^a i-wergaz-is, eela-ḥaṭer s-eccree urumi a t tawi. Mi bbiḍen fell-as samayen a t-idyawⁱ baba-s, lameeniⁱ adihelles lemṣarif, haca ma yeby^a ad-yerr ula d yemma-s.

Miⁱ ara d-erbu tembarebt ṭul-lehl-is, argaz-is adihelles yak lemṣarif asmⁱ ara yedlu^u ad-yawⁱ mmi-s, ama yehwa-yas ama^a ur as yehwiⁱ ara. Ma yugi, s-eccree urumi adihelles.

Degg-agi, ulac ennif, ulac elreib : d elqanun urumi.

SSebbat el-lembarba
n - t i l a w i n

Acimi ṭwarabent t i l a w i n ?
ṭwarabent ma d yil ur tent yee-
jib ara wehham, miⁱ ara d yil
weeren yemyaren, miⁱ ara d yilyeweer wergaz-ennsent. Ti-

meur difficile; quelquefois aussi parce que l'enfant se fait attendre ou que leur santé est déficiente. Et puis, dans le nombre, il y en a aussi dont la conduite laisse à désirer.

Un homme, par exemple, peut laisser partir sa femme s'il s'aperçoit qu'elle n'a pas le sens de la propreté, si elle fait négoce des biens du ménage ou divulgue les secrets domestiques; de même, si elle n'a que des filles, ou pas d'enfants du tout, si elle n'a pas de santé.

Qu'est-ce qui incite le plus les femmes à recourir à la séparation? C'est (de deviner) l'existence d'envieux qui cherchent à diviser le ménage par l'usage de sorcelleries.

Il faut dire aussi que, quand son épouse prend de l'âge sans avoir pu avoir d'enfants, l'homme est prêt à se remarier avec une plus jeune femme pour avoir des fils. Cependant, si sa première épouse est d'un certain âge, il ne la renvoie pas et elles restent deux à la maison.

Le beau-père et la belle-mère aussi peuvent pousser la (jeune) femme à la fuite. Les belles-mères, — tout le monde sait à quoi s'entendre sur leur compte, — manquent d'affection pour leurs brus, que ce soient de braves filles ou non. Les disputes éclatent si, par exemple, le mari montre trop d'affection pour sa femme, s'il lui fait en cachette de petits cadeaux: alors la vieille est jalouse et si elle est mise au courant, ce sont des chamailleries acerbes dont le mari est le sujet: finalement, la belle-mère trouve toujours une raison pour évincer la jeune épouse, surtout si celle-ci lui tient tête.

Pourquoi la belle-mère en veut-elle à la jeune épouse?

D'abord, d'après ce qu'on dit, en raison de la malédiction du Patriarche Noé qui aurait dit: Sur votre terrain commun, je répands le laurier-rose et le goudron, (amers l'un comme l'autre): depuis ce temps-là elles vivent comme chien et chat.

Puis, (les griefs peuvent être que la jeune femme) a des amies; qu'elle brête en cachette des effets ménagers ou s'attarde à la fontaine; qu'elle ne fait pas le lit de sa belle-mère ou ne le met pas en ordre le matin; qu'elle ne lui fait pas goûter sa cuisine; qu'elle ne la soulage pas de sa charge quand elle rentre des champs; qu'elle ne lui fait pas chauffer de l'eau pour les ablutions, tôt le matin, surtout en hiver...

Le beau-père, lui aussi, peut parfois difficilement supporter une belle-fille malpropre, qui ne veut pas faire le travail des champs ni porter des charges; une mau-

kwal ula ma d yil ur esseint ara dderya, ur şekhiant ara. Yern^u ula tilawin, tikwal ellant tiden en-dir.

F-lemtel, argaz itelfen tmețțut-is, armⁱ i ț yezra ur tezzizdig ara, ney ma tejja jawahham-is, ney ma tes-sufuy elbađna bbehham, ula ma d yil haca tiqcicin i tessea, la-đya la-đya ma^a ur tesseⁱ ara dderya nyur tšek-ha^a ara.

Day-enni, d acu f ețwarabent nezzeh? Ma yella wi-igg-usmen deg-sen, a sen yewqem gar-asen ikaruren.

Day-en, mi meqqret tmețțut-is, tfuti-dderya, argaz adyejwej, adyay tin mezziyen i-wakkn a d-yernu dderya. Lameeni, ma talast meqqret etmețțut-is taqdimt, ur ț yettellif ara: adeqqiment i-snat degg-ehham.

Ula f-yemyaren țwarabent tilawin. Niy, țtaqqa di-temyarin, zran-tent ak medden, kran tislatin, ama lhant ama d ir-itent. Tnayent gar-asent, f-lemtel ma yhemml-iț wergaz-is, yettawi-yaz-d elhaja s-tuffra, tețtasem deg-s; mi t-id-sedher i-temyart, ademceççawent fell-as, a z-d-ețtaf essebbat, haca ma ttelf-iț, la-đya ma tețțarra-yas awal.

Acimi tkerru temyart tislit?

Tamezwarut, ff-akken d-eqqaren, yedea-yasent Sidna Nuh, yenna-yasent: ZZiy gar-akent ilili d-qedran: day-netta tislitetemyart d amcic d-uyerda.

Ti-s-snat, ma tessea tihbibin; ma tețtak tiyawsiwin bbehham s-tuffra; ma tețsettil-en di-tala; ma^a ur az-d-tess^u ara icetțiden, ma^a ur asten ttekks ara; ma tnawel elqut, ma^a ur az-d-eerid ara; ma tusa-d-si-lehla s-eteek-kemt, ur as tesris ara; la-đya di-ccetwa ma^a ur as tessehmuy ara^a aman eşşbeh zik atezzall...

Ula d imyaren, kerrun tislit ur nezzizdig ara; tin ur nheddm ara cceyl l-lehla; tin ur nettawⁱ ara taseek-kemt; tin ur nessin ara^a atniwel elqut yelhan; tin ur nekkat ara^a atseddi di-cceyl-is; tin yejjajan imensi-s

vaise cuisinière, une travailleuse qui lambine ou attend qu'il fasse nuit pour préparer le souper; une fille qui colporte des racontars, qui se permet de petits larcins ou qui ne soigne pas son ouvrage; un beau-père ne peut surtout pas supporter que sa belle-fille sorte seule, ne fût-ce que dans le village; alors qu'il saura apprécier en elle une aimable politesse: si elle ne sait pas dire, toutes les fois qu'il le faut: Voilà, je viens! Volontiers! Bonjour! Bonsoir! Dieu vous garde! Qu'Il vous conserve vos forces! elle ne parviendra pas à lui plaire et baissera très vite dans son estime.

Il peut arriver que les épouses s'éloignent de leur foyer à cause de leurs beaux-frères: quand des disputes éclatent entre belles-sœurs, certains ne peuvent voir sans déplaisir leur femme se quereller avec la femme de leur frère: cela finit par leur fournir un prétexte à la renvoyer. D'autres, par contre, verraient d'un mauvais œil leur femme s'éloigner: alors, les altercations se produisent entre les ménages qui, généralement, séparent leurs habitations: chacun chez soi, les disputes cessent. On dit: mieux vaut se séparer que de ne pouvoir jamais agir à sa guise.

C'est pour cette raison de mésentente possible entre vieux et jeunes que les Kabyles cherchent maintenant à vivre loin de leurs parents.

Les jeunes femmes ne désertent pas leur foyer pour une simple dispute entre belles-sœurs: il faut qu'il y ait eu discorde avec les beaux-parents, les beaux-frères ou leur mari.

Voilà donc les diverses raisons pour lesquelles les jeunes épouses retournent parfois chez leurs parents: il n'y a pas, dans tout ce que nous venons de dire, des obligations formelles, hors le cas où la femme se conduit mal et enfreint les lois de l'honneur. C'est donc un fait très rare qu'une femme passe sa vie entière au même foyer.

Chez les At-Mangellat, modalités de la séparation.

Une jeune épouse qui se respecte n'abandonne pas son ménage dans les premiers temps de son mariage.

Après son mariage, une fille sérieuse, même si elle souffre, sait se résigner et ne revient pas en boudant chez ses parents dès les premiers mois. Les gens méchants pourraient dire: elle ne vaut pas ce que nous croyions: n'avoir pas pu rester un an en ménage: c'est une honte! qui se mêlerait de lui trouver un parti, maintenant que l'on va partout hésiter à la demander? Aussi, les familles respectables évitent de renvoyer les jeunes épousées

ar tlam; tin yettawin iqannan degg-a yer-wa; tin itebbin; tin ur neyneqq¹ ara lhedma-s; la-dya imyaren ker-run tislit ara yeffyen wehd-es ula di-taddart.

Imyaren hemmlen tislit ihedqen. Ma yella tislit ur teqqar ara^a aneam! yirbeh! sbah-elhir! ms-elhir! laes-slama-nnwen! hejj^a abdan-kum!... ur ten tsejyb a r a, kerrun-t.

Tikwal, twarabent tilawin ula ff-ilewsan, eela-hater, mi nnuwent tnu¹in gar-asent, llan yigad iqerreh lhal ma tettemceccaw etmettut-is etmettut negma-s. A z-d yaf essebb^a a t yetlef. Lameeni llanyigad ur enqebbl ara^a afruh tmettut-ennsen, dya tnyayen gar-asen, bettun: m-kull-wa^a adig tahamt wehd-es: wa^a ur yetnay d-wa. Akken qqaren leqbayel: tiff tin yebdan tin yedduklen!(2)

F-essebbat-agi yak ggemyaren tteslatin ur nemeajab ara^a i f eezzlen yergazen entura ff-imawlan-ennsen.

Tiqcicin lesem¹ wurbent ma nnuwent nitenti tnu¹in-ennsent, haca ma d-yemyaren ny ilewsan ny argaz i tent yuyen.

FF-igi yak i twarabent teqcicin el-leqbayel. Lameeni, wagi mer¹a ulac deg-sen elqamun. Lqanun, haca ma d yir tikli n-efmettut, ur tesse¹ ara nnif. Hata mehta n-tin aa ygen eddunnit degg-ehham-is.

Amek twarabent tilawin di-tmurt n-At-Mangellat?

Tislit yelhan ur tetwarab ara
leewam i m e z w u r a

Aseggas amezwaru, taqcict
yelhan, has tenterr degg-
ehham-is, attesber, ur

tetwarab ara, lhersum aggurn-enn¹ imezwura, eela-hater tpejjimen medden, qqarn-as: dir-it: ur entesmid ara^a ula aseggas degg-ehham-is: deleib ameqran fell-as: ur tettaf ara^a anehdab, adkukrun meddna t ayen. Ula ttifamilin yelhan ur weggi¹rn ara tislatin-ennsen aseggas a-

la première année, de peur, si l'on doit chercher une nouvelle bru, de ne trouver quen'importe qui, les gens s'étant dit : les belles-filles ne restent pas chez eux : la première n'y a même pas passé un an !

Quant aux filles sans cervelle, elles ne s'embarrassent pas pour si peu : dès que cela ne va plus tout à fait à leur gré, les voilà parties : elles retournent chez leurs parents. Dans une famille de médiocre tenue, si la bru commet la moindre peccadille, on lui dit : prends tes affaires et retourne d'où tu es venue ! et cela sans égard pour l'opinion, un mois même parfois après la noce.

Fuite de jeunes femmes.

De jeunes femmes se réfugient parfois chez leur père sans se faire accompagner, pourvu, toutefois, que les familles habitent le même village. Ceci est très mal vu.

Que voulez-vous, il y en a qui sont mariées si jeunes ! Elles n'arrivent pas à se faire à leur nouvelle famille : elles se sauvent. S'ils s'est trouvé quelqu'un pour les menacer de coups, (le beau-père ou le mari), pour peu qu'elles manquent de tête, elles s'échappent, sans plus de raison à leur fugue qui, sans cela, serait considérée comme une faute grave. (Si elles ont pris la porte sans plus de formalités, c'est, d'ailleurs, le père qui doit les ramener).

Qui doit accompagner la femme quand elle rentre chez ses parents ?

D'après la coutume en vigueur chez les Aït-Menguillet, la jeune femme ne peut se retirer chez son père que si elle est accompagnée de son mari, de son beau-père ou d'un beau-frère.

Ce sont parfois ses parents eux-mêmes qui viennent la chercher si on les a prévenus.

Il est absolument impensable qu'elle fasse seule le voyage ou accompagnée de n'importe qui, même si son mari a consenti à la confier à ce n'importe qui.

mezwaru, eela-ħaƣer, ma byan add-ayen tislit-emniċen, ur ƣtafn ara tin yelhan: a s inin medden : ur teggent ara tilawin ddunnit yur-sen! Tislit-eni-nnsen tamezwarut ur tekk¹ ara² ula d aseggas!

Ma ttiqcicin ur nehkim ara ur cqint ara : melmi nterrent kan cwiƣ, adrefdent iman-ennsent, adwarbent. Tafamilt en-dir, mi tesseser kan cwiƣ teslit-ennsen, inin-as : erfed iceƣƣidn-im, ruħ ul-lehl-im! Ur esskandn ara ħlaš i-lhecmat, ħas aggur kandgi tedda tislit.

Tarewla n-teqcicin
i j e w j e n

Tikwal, llant teqcicin iregglen siħħammen em-baba-t-sen meb-yir ma yella wi-ddanyid-sent, lameeni haca ma di-taddart i llan imawlan-ennsent. Ula d akken, d elsiib.

Lameeni tikwal tidn ijewjen mezziyit, ur tent yejjib ara weħħam, regglent-ed: yak ma yella wi-ggullen deg-sent a tent iwet, ama d amyar-ennsent, ama d argaz-ennsent, ma² ur esciint ara² atas el-leseqel deg-qerray-ennsent, a d-rewllent.

D ayagi kan iff i d-regglent teqcicin, ma² ulac d elsiib ameqrān tin aya dd-irewllen. (Yernu, ma ttarewla² i d-rewllent, d baba-t-sen ig-laq adyeddu yid-sent.)

Wi-g-teddun ettmettut
m¹ara twareb yul-lehl-is

Lqanun n-At-Mangellat, ur teƣruħ ara teqcic t siħħam em-baba-s haca ma yedda yid-es wergaz-is eny amyar-is eny alews-is.

Tikwal ƣruħun imawlan-is a ƣƣ-idd awin ma yella wi dd-iceggeen yur-sen.

D elmuħal di-ddunnit aƣruħ weħd-es ny atteddu d-wabed emmenwala, ula ħas yebya wergaz-is a ƣ yefk d-wabed emmenwala.

Retour d'une mère.

Une femme ayant des enfants, après altercation avec ses beaux-parents ou son mari, se retire habituellement en emmenant ses plus jeunes enfants ; les plus grands restent sur place. Sous le coup d'une violente colère le mari dira peut-être : Tu n'emmeneras pas mon fils ! mais elle doit obligatoirement emporter le petit tant qu'il n'a pas deux ans.

Si la femme refusait d'emmener le bébé, elle le ferait tout de même, à contre-cœur, puisqu'elle est obligée de le nourrir au moins deux ans : ainsi le veut la coutume, pour une fille comme pour un garçon.

Quelquefois, les parents de la jeune femme se refusent méchamment à prendre sous leur toit un bébé qu'y amènerait sa mère : ils se disent : quand les autres l'auront assez entendu pleurer, ils viendront d'eux-mêmes réclamer la mère ! ou bien, s'ils ne viennent pas la chercher : notre fille fera ici l'ouvrage sans être dérangée !

Par la suite, quand le bébé aura deux ans, le père viendra prendre de ses nouvelles, l'emmener ; mais, on ne le lui livrera pas sans qu'il ait remboursé les frais de tout ce qu'on aura fait pour lui : si le père refusait, on irait en justice et l'on se conformerait aux décisions du juge de paix. Mais, tout le monde répugne aux chicanes publiques et mieux vaut, souvent, perdre le remboursement des frais que d'aller au tribunal.

Peu d'hommes laissent des enfants de plus de deux ans aux soins de leur mère si elle est partie : si le père est absent, ce sont ses parents qui recueilleront l'enfant.

Si la femme est d'un certain âge, elle ne se remarie pas : elle préfère s'occuper de ses enfants, bien qu'ils ne vivent plus avec leur père. On les lui laisse souvent parce qu'une femme séparée de ses enfants jette les hauts cris et se lamente à longueur de journées. (Aussi) les femmes qui veulent garder leur progéniture se gardent de réclamer une pension à leur mari : elles préfèrent ne pas savoir leurs enfants aux mains d'étrangers.

Une femme jeune, elle, abandonnera plus facilement ses enfants pour pouvoir fonder un nouveau foyer en se remariant : ses propres parents admettraient difficilement qu'elle se consacre exclusivement à ses enfants et ils lui trouvent un parti, même contre son gré.

On trouve aussi parfois des femmes qui ne se soucient

Lembarba n-tin
yesean arraw-is

Tameţţut yesean arraw-is tennuy neţ-
ţat d-yemyar-n-is ney d-wergaz-is, at-
taw¹ arraw-is imejtuhen; imeqranen
adeqqimen. Ma d yil erfan atas, a s yini wergaz-is : ur
teţţawid ara mmi ! Lameeni, bessif fell-as a t tawi, ha-
ca ma bbden samayen fell-as.

Tameţţut, ma^a ur teby¹ ara attawi llufan-enn¹-ines,
a t tawi lla-mzegga-s : bessif fell-as a t-id-rebbi sa-
mayen : akk^a i d elqanun, ama d aqcic ama ttaqcict.

Llan tikwal imawlan en-teqcict iweeren : ţţagin ad-
eţţfen ellufan ara dd-awi yelli-t-sen : qqarn-as : m¹-
ig-eţru, adruhen yur-es a ţ erren; ney, has ur ţ errin
ara, attehdem ecceyl-enney, ul^a i ţ ibetlen!

S-akin, mi bbden f-ellufan samayen, adyesteqsi fell-
as baba-s, a t-id yawi; lameeni, ur as-t-id eţţakn a-
ra haca ma yhelles lemsarif şerrfen fell-as. Ma yugi,
ademcarasen : akken d-yehkem fell-asen jujdebbi, akkn
aya hedmen. Lameeni ţţagaden yak medden eccree : ţi-hir
adsemhien lemsarif wa-la^a adruhen adcareen.

Maçç¹ atas ggergazn ig-ejjajan arraw-ennsen yur-et-
meţţut-ennsen ma twureb, si-samayen ttasawent : has ula-
hedd-it neţţta, a t-idd awin imawlan-is.

Ma yella ttameţţut meqqren, ur tjewwej ara, themmel
adeqqimen warraw-is yur-es yas twureb. Tikwal jjajan-
as-ten, tikwal ala. Lameeni tameţţut, ma tefreq d-war-
raw-is, attettsuyu kan, atteţru ka yekka wass.

Tilawin ihemmlen atteqqim dderya-nnsent yur-sent ur
ssuturent ara lemsarif i-wergaz-ennsent : awi-d kan ur
ţwalint ara dderya-nnsent gr-ifassen em-medden (3).

Ma ttin mezziyen, attejj arraw-is, neţţat ateiwed ah-
ham, attejwej, eela-hafer ur as eţsemmidnara^a imawlan-is
atteqqim f-arraw-is (4). A ţ efken attejwej bessif, has
ur as yehw¹ ara.

LLant tikwal tiyaq ur ecqint ara di-dderya-nnsent

guère de leurs enfants si elles sont renvoyées de leur maison : elles disent : Nous n'emmènerons pas nos enfants : le fils du chien, que le chien le mange !

Quand une femme est renvoyée, s'ils rencontrent des personnes qui les aiment, elles les feront retourner chez eux et les réconcilieront.

Quand une femme retourne chez ses parents, s'étant disputée avec son mari ou ses beaux-parents, rencontre-t-elle des gens en chemin, si ce sont des parents ou des amis, ils les interrogeront. S'ils se rendent compte que cette femme retourne chez ses parents, ils lui conseilleront de retourner dans sa maison : quelquefois, elle les écoutera ; d'autres fois, ils continuent leur chemin : ils refusent.

De même, dans la maison, s'ils se disputent et qu'un de leurs voisins entende, parfois il ira les réconcilier : alors, la belle-fille restera, elle ne retournera pas chez ses parents.

Claustration de la femme renvoyée.

Quand une femme retourne chez ses parents, elle est claustrée : elle ne sort même pas pour aller à la fontaine. Elle ne porte pas les balayures au fumier. Elle ne va pas chez les voisins et ne peut les voir que s'ils entrent dans la cour.

Si elle a des oncles ou des sœurs mariées dans le village, elle ne va pas chez eux, sauf en cachette. Tant qu'elle est dans cette situation, elle ne peut se permettre aucun déplacement, même dans le voisinage de son pays : si elle voyageait, on dirait qu'elle ne sait pas se tenir.

Bien qu'elles ne doivent pas sortir, les femmes en abandon de domicile conjugal aiment aller faire des visites de dévotions, plus encore consulter des devins qui leur prédirent l'avenir, leur diront si elles doivent rallier leur foyer, leur annonceront un nouveau mariage dans un autre village ou leur conseilleront de rester chez leurs parents. Mais elles ne peuvent faire ces visites que le jour du marché et en cachette, de façon à ce que personne ne les voie. Si les parents s'en apercevaient, il pourrait leur en cuire : seules, les femmes sont de connivence entre elles et se procurent de

ma talast wurbent segg-ehhamen-ennsent : qqarent-as : ur netjaw¹ ara dderya-mentey : mmi-s bbeqjun, yeçç-it weqjun!

M¹ara truh tmejtut atwareb,
ma mlalen-d d-yiggad i tn
ihemmlen, a tn-id erren,
a t e n f r u n ...

M¹ara truh tmejtut atwareb,
temmuy netjat ed-wergaz-is
ney d-yemyarn-is, tetmagar
medden degg-ebriid. Ma d i-
gad yellan d acu-yas-ten (5),
ney d ihbibn-ennsen, steq-

sayen-ten. Ma zran d lembarba^a aa twareb, tgallan-assen,
ttarran-tn-id segg-ebriid. Tikwal, ttayn awal i-win ya sen
yeggallen degg-ebriid, tikwal, tqeddimen, ttagin.

Ula degg-ehham m¹ara tnayen, ma yella w¹i i sen yes-
lan di-ljiran-ennsen, tikwal truhun a ten ssemshalahen:
teytimi, ur tetwarab ara teslit-ennsen.

Leh jubegga
n-etmejtut
tambarebt

M¹ara d-wareb etmejtut, atteh jeb : ur ttef-
fy ara^a ula yer-tala. Ula d idumman, ur
ten tetjaw¹ ara s aqabuc; ula yel-ljiran-
ennsen, haca ma terra-tn-id tebburt bbef-

rag yer-dahel.

Ma tesa hwal-is ney yessetma-s ijewjen di-taddart,
ur tetruhu^u ara yur-sen haca ma s-tuffra. Ama yel-lber-
rani ney yer-etmurt i qerben, skud tella ttambarebt, ur
tetruhu sani. Has yella wi tt i serden atterzef, ur tet-
ruhu-yara. Tamettut tambarebt iteffyen, qqarn-as med-
den ur tehkim ara.

Has akka d elqanun fell-asant ur teffiyent ara, la-
meeni timburab hemmlent adruhent yer-ezzyara, la-dya
yur-yemkucaf, eela-hater a sent-ed inin acu aya yedrun
yid-sent, ma^a adyalent s ihham-ennsent, ny adjewjent
s anda-nnidén, ney adeqqiment degg-ehham imawlan-ennsent;
lameeni, haca degg-ass n-edduft (6), s-tuffra, ur tent
izerr hedd. Limmr azent-ed essukksen imawlan-ennsent,
a sent icum : haca tilawin gar-asant ig-zerren, eela

mutuelles garanties.

Comme les femmes du village vont en troupes à ces pèlerinages, quand elles rencontrent, mêlée aux autres, une femme en rupture de ménage, elles lui demandent: Où vas-tu comme ça? La femme en question, si bien voilée qu'elle ne garde libre que les yeux pour suivre sa route, répond tout bas: Nulle part! Alors, les autres répliquent: Va donc où tu trouveras le bonheur!

Pourquoi cette femme doit-elle se cacher? Parce que ce serait une infamie que ses parents apprennent qu'elle sort, surtout que l'on cherche, (d'abord ceux qui voudraient la faire revenir à son foyer), à savoir si, vraiment, elle va se promener.

Les frais de séjour chez les parents.

Ce sont ses parents qui entretiennent une fille mariée et revenue à leur foyer, qui la soignent en cas de maladie, qui lui fournissent tout ce dont elle peut avoir besoin: ils la regardent comme leur fille avant son mariage. En cas de décès, ce sont eux qui se chargent de son enterrement.

Si une femme revient chez ses parents pour une raison de santé, non à la suite d'une dispute avec qui que ce soit, c'est son mari qui paie les frais dont elle est l'occasion pour médicaments et nourriture, à moins que les parents ne se récuse formellement, encore le mari fera-t-il bien, même dans ce cas, de participer aux frais pour une part minime de peur que sa femme ne se croie autorisée à dire: Je me garderai bien de retourner chez un homme qui ne fait pas du tout attention à moi quand je suis malade!

Quand une femme revient enceinte chez ses parents et qu'elle accouche chez eux, ils font le compte des frais de son alimentation, — viande, semoule de blé, huile, œufs, — et ils peuvent même en ajouter quelque peu car c'est son mari qui paiera tout, bon gré mal gré.

Le retour de la femme à son foyer.

Une fois les ressentiments apaisés, l'homme qui veut reprendre sa femme après son éloignement doit envoyer à ses parents une délégation de notables ou de marabouts.

Après une altercation avec ses beaux-parents ou son mari, la femme peut rester (chez son père) d'un à trois

hafer ttemyussarent.

Ula ttilawin en-taddart zzurunt-ed yak. Ma mmugrent tamettut tambarebt tedda ttilawin-enniċen yer-ezzyara, a sinint : San¹ akka ? Tamettut-emi¹ attesburr yak, haca^a alln-is aa yesmuquln abrid : a sent-ed-ini s-leeqel. Yer-dagi Kan ! Dy^a a sinint : Ruhi san¹ and^a aya d-reb-hed !

Acim¹ i thejjeb tembarebt ? Eela-hafer d eleib ameqran adeslen yis-s at-wehhamis la tteffey. Yernu tċel-libn adezren eššekh, ma tteffey eny ala, la-dy^a igad yebyan a tċ-id erren.

Amešruf n-etmettut
t a m b a r e b t

Tamettut tambarebt, d imawlan-is i t yeteiccin, i t yetdawin ma tehlek ; d nitn¹ aa sihedmen yak a-yen tebya. A t hesben amm-akkn ur tejwij ara. Ula ma temmut, d imawlan-is aya t inetlen.

Ma ttamettut ya dd-iruhien yul-lehl-is eela-hafer tuċen, ur d-ennuy ed-hedd, d argaz-is aya yhellšen yak ayn aya d-šerref f-yiman-is, ama d eddwaw¹ ama d elqut ; haca ma ggulln-as imawlan-is. Ula d akken, cwit ati-helleš Kan. Ma^aulac, a stini tmettut-enni : Ma yefka-yi webrid yur-wergaz ur d-neqlib fell-i mi helkey !

M¹ ara twareb es-tadist, ma dini tennufra, adhesben imawlan-is lemšarif yak bbayen teċċa, ama d aksum, ama d irden ama d ezzit ama ttimellalin. Ma yehwa-yasen, adernun ula d ezzayed. D argaz-is yak aya yhellšen, ama yehwa-yas, am^a ur as yehwi.

Tuyalin n-etmettut
s a h h a m - i s

Win eeddan wurfan, yebyan a d-yerr tamettut-is ma twureb, ilaq adyettef lejmes i-ymawlan-is, ama n-elseqqal ama ggemrabden.

F-lemtel, ma yella neċtat d-yemyaren ney d-wergaz-is i tennuy tmettut, a n-tekk am^a aggur ama ceħrayn a-

mois. Or, les parents du jeune homme n'ont pas envie de faire (encore) les frais d'une noce : ils préfèrent reprendre la jeune femme qu'ils avaient amenée chez eux. Ils se concertent : nous ne pouvons pas, disent-ils, laisser le fils sans femme : il faudrait lui en trouver une ou reprendre celle qu'il a épousée.

Le père essaiera donc d'aller trouver trois ou quatre hommes à qui proposer : J'en remets à vous : allez donc tenter de ramener à mon fils sa femme qui est partie. Vous le savez, cette année tout est hors de prix, je ne peux donc pas offrir de nouvelles noces à mon garçon. Je manque de temps... les circonstances ne me le permettent pas... Et puis, c'était une bonne fille : je ne retrouverai pas la pareille, polie, bien élevée et tout. Seulement pas très patiente de temps en temps et, avec la belle-mère, les rapports sont plutôt tièdes...

Le père dira ensuite les raisons et circonstances de la séparation et les autres : C'est bien, ne t'inquiète pas, nous nous en chargeons ! et, quand notre homme sera rentré chez lui, ils se concerteront sur le choix du jour : s'il s'agit, par exemple, de n'aller pas plus loin que le village, ils iront le soir même et il y en a qui n'attendent pas la fin du marché pour parler au père de la jeune femme.

Refus de retour de la part de la femme.

Si on a déjà envoyé deux ou trois délégations de marabouts ou de prud'hommes et que les parents de la fille se refusent à ce qu'elle rejoigne son foyer, son mari peut volontairement s'abstenir de la dénoncer comme divorcée avant que lui-même ne vienne à mourir et cette femme ne pourra plus se remarier.

Parfois, ce sont les parents de la jeune femme qui refusent de la laisser repartir à moins que son mari ou son beau-père ne viennent la chercher : s'ils jugent la démarche odieuse, la fille restera où elle est.

Si c'est la jeune femme qui a voulu revenir et que ce sont ses parents qui sont allés la chercher, personne ne se chargera de la ramener : on dit alors : Ils l'ont reprise : qu'ils la reconduisent !

ma tlata wagguren; at-wehham-is ur byin ara^a adjewjen i-mm-ennsen, byan a d-erren tislit-ennsen taqdimt: adem-cawaren gar-asen, a s inin: Ur nejjaja^a ara mmi-t-ney m-eb-yir tamej^ttut: ilaq a s nejwejn^a ya s-ed nerr tamej^ttut-is.

Adiruh wemyar adyettef tlata ney rebea yergazen, a sen yini: Di-leenaya-nnwen, a ruhm a d-errem tamej^ttut n-enni twureb. Nekkini, twalam aseggas-a kull-ci yeb-bed yel-lehqq-is, ur ezmiry ara^a adjewwje^y i-mmi. Ur stafay ara; ur i yi-stefk ara lhal. Yernu, taqcict d elsal-li-t: ur t^tafy ara^a am nejt^tat: tuhidiqt, d yelli-s el-lasel. D aggad kan i t^t-id t^tawden wurfan tikwal; yernu, haca nejt^tat ettemyart ur meajabent ara!

Dy^a a sen yehk^u acuf i truh. Nitnⁱ a s inin: Yir-beh: yehda-k eccyel.

Dy^a argaz-ennⁱ adiruh s ahham-is. Nitnⁱ ademcawarn i-melmⁱ aya ruhen. F-lemtel, ma di-taddart, adruhen tamedit-enni; ney, llan yigad yettatafen baba-s en-teqcict ula di-ssuq.

A g a m m i
n-etmettut
i- t^tyalin

Ma yella twurebetmettut, ceggsen yar-es at-wehham-is sin ney tlata lejmu^e ggem-rabden yak d-yergazen yessnen, ugin i-mawlan-is a dd-uyal: yezmer wergaz-is ur s iberr^u ara, haca ma yemmut. Ur tjewwj ara^a i-bda (7).

Tikwal llan imawlan en-teqcict ur enqebbl ara^a a dd-uyal yell-ennsen haca ma yruh wergaz-is a t^t-id yawi, eny amyar-is: m^a ur asen yehwⁱ ara^a adruhen yer-s, atteq-qim.

Ma taqcict ig-ebyan atwareb, ruhm imawlan-is, bbin-t^t-id, ur d-yetruhu hedd a t^t yerr, haca ma rran-t^t imawlan-is: qqarn-as: bbin-t^t d nitni, a t^t-id erren d nitni!

ANNEXES

ANECDOTES

- 1 -

Une jeune femme, appelée Zohra, s'étant un jour disputée avec son mari, celui-ci lui dit :

— Ramasse tes affaires, tu vas rentrer immédiatement chez tes parents !

Elle alla aussitôt préparer son bagage et dit :

— Alors, viens m'accompagner !

— Fais voir, que je regarde d'abord ce que tu as mis dans ce coffre...

— Eh bien, regarde ! On dirait que tu as peur que j'emporte de ton bien !

Il regarda : non, il n'y avait que des effets de sa femme :

— C'est tout ce que tu as ? demanda-t-il

— Maudit soit ton sort !... C'est tout ce que je pourrai porter : le reste, mon père viendra le chercher demain.

Il était en colère. Après avoir encore crié contre elle, il prit son burnous et ils partirent.

Ils atteignirent le chemin. Elle marchait devant lui qui la suivait de près. Ils allaient tous les deux, les sourcils froncés.

Ils rencontrèrent d'abord des hommes qui demandèrent au mari :

— Où allez-vous comme ça ?

— Oh ! pas loin !

Ils continuèrent.

Ils rencontrèrent un homme isolé, un ami dumari, qui demanda :

— Où vas-tu comme ça ? Pas de brouille, au moins ?

— Non, c'est son oncle, hein !... (17)

Les deux hommes ralentirent le pas et le mari de Zohra raconta tout :

— Sois raisonnable, dit l'autre : rentrez chez vous : la colère vous passera...

— Occupe-toi de tes affaires, jet'en prie, dit le mari, et merci quand même...

Ils rencontrèrent ensuite des femmes qui leur demandèrent :

— Où allez-vous donc ?

Zohra répondit :

— Pas loin ; juste chez mes parents.

Ils continuèrent leur route et rencontrèrent une vieille femme de leur parenté et qui demanda :

— Où allez vous comme ça ?

Ce fut Zohra qui répondit :

— Je vais chez les miens.

— Et ce coffre ? demanda la vieille.

— Je vais le faire réparer, il est cassé.

Alors, elle commença, avec les formules les plus solennelles, à les adjurer de revenir sur leurs pas, mais Zohra l'avait devancée et jurait :

— Sur la tête de mon père, je ne veux plus y retourner !

Alors, la vieille, reprenant la parole :

— Voyons, ne vous emballez pas ! Sur la vie de mes enfants, vous allez retourner ! Des brouilleries entre mari et femme, c'est comme ce que l'on met dans son sein, entre peau et chemise : il suffit de se lever pour que ça tombe...

Malgré tout ce que put dire la vieille femme pour leur faire changer d'avis, ils ne voulurent rien entendre et poursuivirent leur route : ni l'un ni l'autre nedit mot.

Quand ils arrivèrent chez les parents de Zohra, ils trouvèrent la porte fermée. Elle frappa. On demanda l'intérieur :

— Qui est là ?

— Ouvre-moi ... C'est Zohra !...

Mugren argaz-enniċen wehid-es, d ahibib bbergaz-is.

Yenna-yas :

— Sani akka, a leflani? Niċ, maċċi d amennuy?

Inetq-ed, yenna yas :

— D emmi-s! ...

Dya gran yer-z-deffir, yehka-yas akken yella lhal.

Netta, yenna-yas :

— Hzu cciċan! uyal s aħham : aduyaln adseddin wurfan.

Argaz-enni yenna-yas :

— Ruħ kan di-cceyl-ik, ruħ; eċċi-k ŧŧehia ...

Dya mmugren tilawin, ennant-asen :

— Sani-w akka ?

Tenna-yasent teqcicċt-enni :

— yer-dagi kan : adawdey al-lehl-iw.

Lhan dayen cwit, mlalen-d d-yiwet_temyart tella d acu-yasen-t. Tenna-yasen :

— Sani-t akka ?

Tnetq-ed ZZuhra, tenna-yas :

— Adawdey al-lehl-iw. Tenna-yas :

— I-wsenduq-enni, d acu-t? Tenna-yas :

— A t-id hedmey : yerrez.

Tebda a sen teggall a dd-uyalen. Tezwar-it-id ZZuhra s-limin, tenna-yas :

— S-baba! ma uyaley-t!

Tnetq-ed temyart-enni, tenna-yas :

— Hzut ecciċan! S-warraw-iw, ar tuyallem sŧy-a! Amennuy bbergaz eċċmettut, deg-ciwi ig-eċċili(9) : mi kkren, adyeyli ...

Has akken tenna-yas temyart attuyalem, ugin. Kemmlen tikli. Ruħen, wa ur yentiq yer-wa.

Armi bbden s aħham el-lehl-is, ufan-en tabburt tsekker. Teŧerbeb : nnan-az-d :

— Wi akka ?

— Lli-yi-tt-in ... d ZZuhra !

Son plus jeune frère vint ouvrir : elle entra. Son mari resta à la porte.

- Quand elle fut entrée, tout le monde lui demanda :
- Qu'est-ce qui t'amène ? Rien de fâcheux, au moins ?
 - Non, rien.
 - Qui est-ce qui t'a accompagné ?
 - Lui.
 - Où est-il donc ?
 - Il est devant la porte.

Sa mère sortit et trouva le mari de Zohra debout devant la porte :

- Bienvenue, (mon gendre) : entre donc : ne reste pas à la porte.
- Je suis pressé de repartir.
- Qu'est-ce donc qui vous amène comme ça tous les deux ? Rien de grave ?
- Non, ça va. Elle voulait vous revoir : qu'elle passe quelques jours de repos chez vous.
- Bon, eh bien, viens maintenant : entre manger quelque chose...
- Non, par Dieu, c'est impossible !... J'ai de la besogne.

L'homme partit. La mère entra à la maison, furieuse de ce que son beau-fils eût fait fi de ses invites ; et puis, elle l'avait biensenti, lui non plus n'était pas de bonne humeur : c'était sans doute, pensait-elle, qu'ils s'étaient pris de bec, lui et sa fille.

Tout de suite, celle-ci racontait ce qui s'était passé. Bien sûr, pauvrette, il n'y avait pas de sa faute, ils le reconnaissaient :

— Reste tranquille, dirent-ils : Dieu arrangera les choses au mieux !

Alors, quand les gens demandaient : Mais, pourquoi n'a-t-elle pas voulu rester ? ils répondaient :

— Elle est revenue parce qu'ils ne s'entendaient pas très bien : Dieu lui garde ouverte la porte des parents ! Elle a son père, elle a sa mère. Depuis qu'elle est là-bas, elle est devenue maigre comme un clou. On dirait qu'on la lui a donnée pour qu'elle soit sa domestique ? Enfin, elle a bien encore des père et mère ?

Zohra, elle, vivait renfermée et faisait l'ouvrage de la maison.

Mais, voilà que, trois mois après son retour, son mari fut pris de remords.

Iruih-ed egma-s amejtuh, yelli tabburt : tekcem. Argaz-is yebded ef-tebburt.

Akken tekcem s ahham, nnan-az-d at-wehham :

— Acu km-id yebbin ? Niy, d elhir ?...

— D elhir.

— W¹ i d-yeddán yid-em ?

— D netta.

— Ihi, anda yella tura ?

— Atan ez-dat-tebburt.

Teffey yemma-s, tufa-t-in yebded :

— Leesslama-k, a leflani. Kecm-ed tura : ur t¹yim¹ ara f-tebburt.

— Harey, adruhey.

— Acu kn-id yebbin akka ? Niy, d elhir ?

— D elhir. Tcedha-ken kan. Attestefu ka bbussan yur-wen.

— NNiy-ak, qeddm-ed tura yer-tqasett, attecçed ka l-lqut...

— Ala, w-e¹llh ad i-yilzem ! Sei¹y ecc¹yel.

Dya argaz iruih. Tamejtut tuyals ahham : terfa im¹ i t yessehnet udeggal-is, yernu twala-t yerfa atas : tesqel d amennuy i nnuyen netta d-yelli-s. yer-s, tehka-yazen-d akken yella lhal. Ufan ur teqlim ara, meskint : ennan-as :

— QQim, anf-as : a d-yefk Rebb¹ i dg ig-ella leshlah!

Medden, ka bbin i ten yesteqsan acim¹ i d-wureb, nnan-as :

— Twurb-ed : ur meajabn ara. As yehrez Rebbi tabburt yellin (10) : S-baba-s, s-yemma-s ! gg¹-asmi tedda yur-es, tuyal amm-umesmar ! A s tini¹ taheddamt-is i s-et nefka ! Een¹ ur tesse¹ ara baba-s d-yemma-s ?

Ma d ZZuhra teqqim tehjeb, theddem ecc¹yel bbehham.

S-akin dya, telt-echur segg¹-asmi d-wureb, argaz-is yendem.

Yettef tlata yergazn en-taddart, d ihbiben em-baba-s

Il prit alors à part trois hommes, des amis de son père, et leur décrivit sa situation :

— Je vous en prie, leur dit-il, allez donc chez un tel demander s'il accepterait qu'on me rende sa fille : vous vous connaissez bien, vous et lui...

— Entendu, dirent-ils : nous nous en chargeons.

Le soir même, ils décidèrent d'y aller.

Arrivés devant la porte, ils appelèrent le père de la jeune femme :

— Hé, un tel !

— Voilà !...

— Sois remercié pour ton empressement ! Pourrais-tu sortir un moment ?

— Soyez les bienvenus ! Qu'est-ce qui vous amène ? Il n'y a rien de cassé ?...

— Rien, et puisses-tu ne trouver jamais que le bien ! Ce qui nous amène, nous te le dirons à l'intérieur...

— Bienvenue à vous... Attendez donc, je reviens.

Il alla dire aux femmes :

— Balayez-nous cette pièce, là-bas : il y a des gens qui sont venus me voir.

— Qui sont ces gens qui viennent à une heure pareille ? Ah ! nous sommes propres !

— C'est un tel. Jene sais pas ce qu'il me veut...

Les femmes balayèrent, étendirent une natte. Le père alla dire aux autres :

— Entrez donc !

Ils entrèrent :

— Soyez les bienvenus ! leur dit-il.

— Merci de ton bon accueil !

— Asseyez-vous donc... Que désirez-vous ?

Le premier médiateur : Par Dieu et par l'intercession du Prophète de Dieu, nous sommes venus pour que, si tu veux bien entendre raison, nous ramenions ta fille chez elle. Mieux vaut construire que démolir. Il peut arriver à tout le monde d'agir par un emballement aveugle...

(Zohra, de l'autre côté de la porte, écoutait. Quand elle entendit qu'il s'agissait d'elle, elle revint dans la pièce où se tenaient les femmes et leur dit en pleurant :

— C'est de moi qu'ils parlent ! Ils s'imaginent que je vais retourner chez ce sauvage ! Eh bien, je vous

yehka-yasn akken yella lhal, yenna-yasen :

— Di-leenaya-nnwen, atruhem yul-leflani, ma yeqbel a yi-d erren yelli-s, eela-hater t e m e a c a r e m kenwi yid-es...

Ennan-as :

— Yirbeh! yeh̄ta-k ecc̄yel.

Tameddit̄-enni mcawaren, ruhien.

Akken bb̄den ar z-dat-tehburt, saweln i-baba-s en-teq-cict :

— A leflani!

— A n e a m!

— Ineem-ak elhir! Lhu ff̄y-ed!

— Leesslama-nnwen! D acukn-id yebbin, niy d elhir?

— D elhir. Adig Rebbi tufi-t̄! Ayn i y-d yebbin, ar ahham a k-t nini...

— Mrehba yiss-wen... Arjaw ihi : a knidd afey da...

Iruh̄ yenna-yasent i-tilawin-is :

— Dumment-ay-d ahham-inna : sei y inebgawen.

— Acu-tn akk^a inebgawn-agi bbakka mira? A lhir-enney!

— D leflani : wissen d acu idg i-yi-kiwaj...

Dumment-et̄-id, ssant agertil. Nett̄^a iruh̄, yenna-yasen :

— Kcemt-ed!

Kecmen. Yenna-yasen :

— Mrehba yiss-wen!

— A yiss-ek yerheb elhir!

— Qqimet tura... Acu tebyam?...

Ajmayei. LLeh msell eeli-k, a raşul-LLeh, tura nekkni nnuh̄-ed(11) annerr yelli-k s ahham-is ma yeh-da-k Rebbi. T̄tif tin yebnan tin ihudden(12). Deqq-zzal-la (13) tyelli-d yak yef-medden...

(Taqcict-enni la tesmehsis di-berra. Akken tesla fell-as i la hedden, truh̄ s ahham-ennⁱ idg i llant tilawin, la tetru, tenna-yasent :

— Fell-ⁱ i la hedden : euddn ad iyi rren yur-wemcum-enni! Ah! S-baba, ma yefka-yi webriid! Has ak-

le jure, je ne partirai pas ! On pourrait me couper la tête ! Si cela fait plaisir à mon père d'accepter, cela m'est égal, mais je ne retournerai pas là-bas !...

Sa mère lui dit :

— Tais-toi donc : ce n'est pas ton affaire !...)

Le père : Voilà où nous en sommes, mais j'ai l'impression que dans cette famille on ne doit pas trop espérer la stabilité. Depuis qu'elle est là-bas, c'est un fait, — que Dieu t'épargne de tels soucis, et à nous tous ! — c'est un fait qu'elle est devenue maigre comme un clou. Elle travaille comme une fille de ferme et se fait malgré tout traiter de paresseuse ! Du matin à un soir, des reproches et, parce qu'elle lui répond un tout petit peu, il lui dit : ramasse tes affaires et va-t'en chez tes parents !

Le médiateur : Bien sûr, mais, pour ce qui est du travail, tout le monde doit travailler ; et puis, c'est son ménage, il est bien juste qu'elle y mette sa peine : elle n'y perdra aucun mérite devant Dieu. Pour ce qui est de l'avoir mise dehors ... eh bien, n'importe qui peut se laisser aller à dire à sa femme : je ne veux plus te voir ...

Le père : Oui, on dit ça, mais, l'ami, je trouve que c'est exagéré. Je le répète, il n'y a pas d'espoir qu'elle reste longtemps chez lui. Il vaut mieux qu'elle reste ici maintenant qu'elle n'ait pas d'enfants que de l'avoir en ramener une ribambelle accrochée à ses trousses. Elle n'y retournera pas, c'est impossible. Il vaudrait mieux qu'elle aille garder les chèvres ! J'ai de quoi, mon cher, la faire manger et je ne suis pas fatigué d'elle.

Un des médiateurs : Allons, ne t'emballe pas. Ce n'est pas là ce qu'on doit dire quand on est de bon sens comme toi. Les hommes qui veulent un mariage durable pour leurs filles n'acceptent pas de les voir revenir. Si tu avais été raisonnable, c'est toi-même qui l'aurais reconduite sans que nous soyons obligés de venir. Souhaitons maintenant qu'elle ait des enfants et qu'elle reste là-bas ...

Un autre : Je vous en prie, cela suffit. La nuit approche : nous sommes fatigués : allons nous coucher. Allons, va nous chercher la fille : ne nous mets pas dans l'embarras, s'il te plaît ...

Le père : Puissent toujours tes désirs se réaliser, mais comptez-vous la lui ramener aujourd'hui ? Dans quinze ou vingt jours, elle est capable de revenir !

Un médiateur : Mais non ! Dieu lui donnera de rester long-

k^a adyegzem uqerru-w! Ma yehwa-yas, yeqbel baba, ur ec-
qiy ara : ma d nekkin¹ ur t̄uyaly ara !...

Yemma-s tenna-yas :

— Susem tura : wagi maççi d ecceyl-im!....)

Baba-s. Akk^a ig-ella lhal, lameen^a aḥham el-leflan¹ ulac
deg-s tameddit (14). Degg-asmi tekemyell¹ aḥ-
ham-is, yella, (ak yemee Rebb¹ imene-ay!) t̄uyal amm-
umesmar. T̄heddem am-etfellaht. Ula d akken, yeqqar-as
ur teḥdimq ara ! S̄sbeh-meddi damennuy, yernu, mi nnuyn
akka cwit, yin-as erfed icet̄tidn-im, ruḥ yul-lehl-im!

Ajmayei. T̄Tideḥ, lameeni l̄hedma, ḥedmen ak medden: d
aḥham-is, ḥas atteḥdem: yur-Rebbi, n ca L̄leh,
ur as iruḥ wara. Ma f-lembarba, qqarn ak yergazn i-ti-
lawin-ennsen ruḥemt...

Baba-s. QQarn akka, d eṣṣehh, lameen¹, a sidi, wagi i-
zad. NNiy-ak, ulac yur-es tameddit ehlaṣ. T̄Ti-
ḥir atteqqim tura skud ur tesse¹ ara dderya wa-la ar as-
m¹ aya dd-awi yid-s ijlujal (15). Ur teṭṭuyal ara, d
elmuḥal. Ḥas atteks tiyeṭṭen! A sidi, seiḥ d acu aya
teçç; ur eeyiy ara deg-s.

Ajmayei. Adyehzu Rebbi cciṭan! Maççi d lehdu-ag¹ i hed-
dren yergazen el-leal¹ am keçç! Irgazn iteg-
gen eddunnit i-yess-ennsen ur qebbeln ar^a a d-warbent.
Limur ur k yesserfa cciṭan, yili d keçç aya t̄ yerren.
Fihel ma nnuḥ-ed. N ca L̄leh tur^a atesse^u arraw-is, a n-
teqqim yur-sen.

Ajmayei-nniḍen. Di-leenaya-nnwen m^a ur tet̄taḥḥrem yak
i-lehdu-ag¹. Nekknⁱ, d id ayag¹ i la
dd-iteddun: neeya, anruḥ annet̄tes. FK-ay-d, a sidi, taq-
cict, ur ay t̄mehhin ara, di-leenaya-k...

Baba-s. A dek-k iḥenni s-elḥir, lameen¹ a s-t̄ tawim ass-
agi? Ḥemset̄tac en-yum, ecrin en-yum a dd-uyal.

Ajmayei. A sidi, a s yewqem Rebbi ddurnit degg-ehham-is!

temps chez elle et lui ôtera l'envie de revenir. Elle est grande fille maintenant et doit commencer à être raisonnable? Toi, n'attache pas trop d'importance à toutes ces vétilles: le lion ne ramasse pas des fourmis!

Le père: Par Dieu, et la bénédiction au Prophète! quand il ne s'est agi que de vétilles, j'ai patience, mais je n'ai jamais donné raison à ma fille et je l'ai même tancée de surcroît. De vous être ainsi dérangés, vous me faites un peu honte. Vous ne me demandez pas une chose impossible, alors...

L'un des médiateurs: Tu nous évites une confusion: que Dieu t'épargne la honte et te donne tout honneur! Qu'Il te garde tes enfants... Allons, en route maintenant! ... Et ta fille, elle vient maintenant ou elle attend demain matin?

Le père: Restez donc assis: vous allez, au moins, prendre une tasse de café...

Tous: Non, merci, merci beaucoup.

Le père: Je renvoie ma femme si vous partez sans manger!...

Ils s'assirent donc, puis, tandis que les hommes conversaient, les femmes s'activèrent à la cuisine.

La pauvre Zohra pleurait: tout ce qu'on avait dit à son sujet, elle l'avait entendu. Les autres essayaient de la faire enrager:

— Pauvre petite! disaient-elles, tu vas retrouver ton ménage! Il va te falloir encore trimbaler toutes tes petites affaires, comme quand tu es venue!...

Elle répondait:

— Que mon père aille...! Je ne bouge pas! Je ne ramporterai pas mes affaires!

Le père, lui, entra pour dire aux femmes:

— Préparez le souper... Toi, va ramasser tes affaires et puisses-tu aller te morfondre ailleurs!

Ur d-eṭṭuyal ara, n ca LLeh: tura meḡḡret: ula n neṭ-
tat ahaqel tetseqqel. Keḡḡini, ur sskad ara yak tihila-
la-yagi: izm ur ileḡḡd ara tiwedfin!

Baba-s. LLeh msell eeli-k, a raṣul-LLeh! asmi d cwit,
sebreṭ, læmr i s efkiṭ elheqq i-yelli: d amen-
nuṭ i s rennuṭ. Ulakkayen, imi kn-id yerṣel Rebbi, sset-
hay zzeḡ-wen. W-eLLeh a wer d-eṭruhum di-temgeṭ ar teq-
qim (16)!

Ajmaysi. Ur ay theccemḡ ara, a wer k iheccem Rebbi! Ad
ak ig Rebbi lherma! Ak iherz Rebbi arraw-ik!
KKert tura annuḡet... I-teqcict? atteddu tura ny ar eṣ-
sbeḡ?

Baba-s. Uyalṭ tura ṭel-lqaṣa: atteswem elherṣum d a-
fenjal el-lqahwa...

Ijmaysien. Ur entess ara. A k ibarek Rebbi!

Baba-s. Tebra, ur teffiyṃ ur teḡḡim elqut!...

Dya, qqimen; sakin, s-usebda la heddren yak akken
yergazn-enni, tilawin la ṭnawalent elqut.

Taqcict, meskint, la teṭru. Ka hedderṃ akkenni, ff-u-
mezzuy-is, tesla-yasen. Tilawin la-s teddun di-nneḡma,
la-s eqqarent:

— NNay a yelli, attuyaled saḡḡam-im: day-enni at-
tawid tiqecciwin-im amm-akkn i tent-id-eḡḡid!

Taqcict-enni la-sent teqqar:

— S-baba! ma yefka-yi webrid! ma ḡḡiy icetṭidn-iw!

Ma d baba-s, iruḡ-eḡ s aḡḡam, yenna-yasent i-tila-
win:

— Heggimṭ-eḡ imensi... I-kemmini, ruḡ eddm-eḡ i-
cetṭidn-im, atteḡḡd aqerru-m!

Zohra, avec la même imprécation, refusait de partir.

Mais le père ne voulait rien entendre. Les femmes préparèrent son bagage.

Quand les femmes eurent achevé de préparer le repas, le père le servit à ses hôtes.

Lorsqu'ils eurent fini, ils se répandirent en bénédictions à son adresse :

Le médiateur : Que Dieu te bénisse, ami ! Qu'Il te donne d'être de tous craint et honoré ! Que tes avis soient utiles à tous ! Que ta bourse demeure toujours comme miraculeusement pourvue ! Qu'il n'y ait jamais pour toi de déconvenue !

Les autres : Ainsi soit-il ! Louange à Dieu, Seigneur des mondes !

Ils se mirent en route. La pauvre fille s'était chargée de ses bagages. Elle avait beau pleurer : dans tout cela, elle n'avait rien à voir : elle ferait selon ce qu'avait décidé son père.

Elle marchait en avant des hommes.

Arrivés à la porte, ils frappèrent. Le mari de Zohra vint ouvrir.

Ils entrèrent, burent un café et se préparèrent à rentrer chacun chez soi.

Il les accompagna jusqu'à la rue et dit :

— Je vous remercie.

Il rentra.

Taqcict tenna-yas : S-baba, ma yefka-yi webrid!

Lameeni, neṭṭ^a ur as yefkⁱ ara^a awal. Tilawin heggant-az-d iceṭṭidn-is.

Akken d-heggant elqut, yebbⁱ imensⁱ i-yergazn-enni. Dy^a, akken fukken, bdan la teṭṭren elfaṭih^a i-wergaz-enni :

Ajmayei. A k ibarek Rebbⁱ, a sidi! A k yefk Rebbi lhiba, lherma! Adig Rebbⁱ awal-ik d elmeena, taḥriṭ-ik d elbarakka! A wer yetwikkes fell-ak esserr!

Irkell. Amin! Lhendu-LLeh Rebbi l-lealamin!

KKern adruhen. Taqcict-enni, meskint, teddm-ed iceṭṭidn-is. Has akken la teṭru, maṭṭi n neṭṭat ig-etṭebhiren : akkn i s yenna baba-s, akkn ara teḥdem.

Tezwar z-dat-yergazn-enni. Akken bbden yer-z-dat-tebburt, sseqrebben. Yelli-yasen wergaz-is; kecmen, swan elqahwa, ruhen s ihjamm-ennsen.

Yedda yid-sen armi d ez-dat-tebburt, yenna-yasen :
— A wn ibarek Rebbi!

Yuyal-ed.

Une toute jeune fille, Fariza, aussi jeune qu'on peut l'être à onze ans, fut demandée en mariage par un homme pour son fils. Son père, d'abord, refusa de la promettre, puis se reprit, mais en disant :

— Bon, je vous la promets ; elle n'ira, cependant, chez son mari que lorsqu'elle aura quinze ans.

Le futur beau-père répondit :

— C'est entendu.

Le mariage fut conclu. On parla de la dot ; on fit réciter la bénédiction, sans plus.

Six mois s'étaient à peine écoulés, le beau-père alla trouver le père de Fariza pour lui dire :

— J'ai l'intention d'emmener tagamine puisqu'elle est ma belle-fille.

Mais, il répliqua :

— Non : ma fille est encore trop jeune : elle ne peut pas travailler et elle n'aura pas le cœur de se séparer de ses parents.

Mais l'autre voulait à tout prix l'introduire chez lui à titre de belle-fille : il réunit une délégation chargée d'amener le père à accepter, ce à quoi ce dernier fut dûment amené, non sans qu'il eût déclaré publiquement :

— J'exige cependant de toi qu'elle n'aille pas à la fontaine, qu'elle ne porte pas de charges, qu'elle n'aille

m^a ulac, ala. Haca ma bb^oden fell-as hemsettac n-esna.

Amyar-enni, z-dat yak meddn-enni, yenna-yas :

— Yirbeh, qebley.

Dya tedda ttislit.

Aggur-enn¹ amezwaru, heddem-as at-wehham-is akken yecred baba-s. Theddem kan eccyel fessusen fell-as.

Akken bb^oden cehrayen ney ma telt echur deg tedda ttislit, bdan ettakn-as eccyel am-etmettut : tettagm-ed, tettagi tasekkemt, tetruhu yel-lehla, elhasul theddem am-etmettut tameqrant.

Leewam imezwura, tesber ; yel-lehhert-a, tenna-yasn i-ymawlan-is :

— Ur etyimiy ara !

Tetru kan m¹ ara truh yul-lehl-is.

Yemma-s, meskint, tendem im¹ i t efkan. Ar tekkat deg-qerruy-is, teqqar-as : D nekk yak i tt ihedmen. D nekkin¹ i t yefkan ma-zal mezziyet!...

Dima kan tethebbir fell-as, ma tecc^a ur teccⁱ ara, ma tels^a ur telsⁱ ara. Tasa-s leamer tethenna segg-akken tese^a aybel fell-as atas.

Tesa taqcict-enniden tamejtuht : teggull ur t tefkⁱ attejwej haca ma bb^oden fell-as etmentac n-esna !

Yibbass, Fariza tennuy cwit nettat ettemyart-is.

Yemma-s, akkn i s tehka yelli-s amennuy, dya tefreh tenna-yas dya :

— Azekk^a a n-ruhuy yur-em, a d-warbed.

Azekka-nni, truh nettat teslit-is, bb^oint elmerkub, eebbant-ed elqecc, bb^oint-ed taqcict ; ernant day-en nintenti ttemyart-is ennuyent.

Fariza tefreh, meskint : teby^a atteqqim ur-imawlan-is.

Quand elle traversa le village, toutes les femmes, en la voyant, se téléphonaient :

— Voilà Fariza qui passe, retour d'expédition matrimoniale : sa mère n'a pas oublié le trousseau !

Elle n'était pas encore arrivée chez eux que tout le village en avait entendu parler grâce aux cancans de ces dames.

Huit jours, — dix jours tout au plus, — après son retour, la famille de son mari dépêcha une délégation de parlementaires à son père.

Fariza rejoignit son foyer. Nonsans pleurer, la pauvre petite ! Elle n'avait pas du tout envie de repartir, mais son père n'aurait pu sans rougir faire affront à ces médiateurs : il avait donc accepté et le groupe de conciliateurs l'avaient emmenée.

Cela lui a enlevé l'envie de revenir : elle a maintenant quatorze ans et... une fille.

Elle n'a plus qu'à rester chez elle en se résignant à son malheureux sort et dans l'attente de jours meilleurs.

Mi d-ædda degg^o-ezniq en-taddart, tinṭ iwalan atsiwl
i-tayḍ, a s tini :

— Aḥan Fariza tura^a i tædda twurb-ed : yemma-s teeb-
ba-d merṛa lqecc !

Ma-zal tebbiḍ s aḥham, taddart ak tesla, ta teqqaṛ
i-ta.

Tenn-eggam ney ma æcr-eggam segg^o-asmi d-wureb, at-
wehham-is eṭṭfen-d lejmeε i-baba-s.

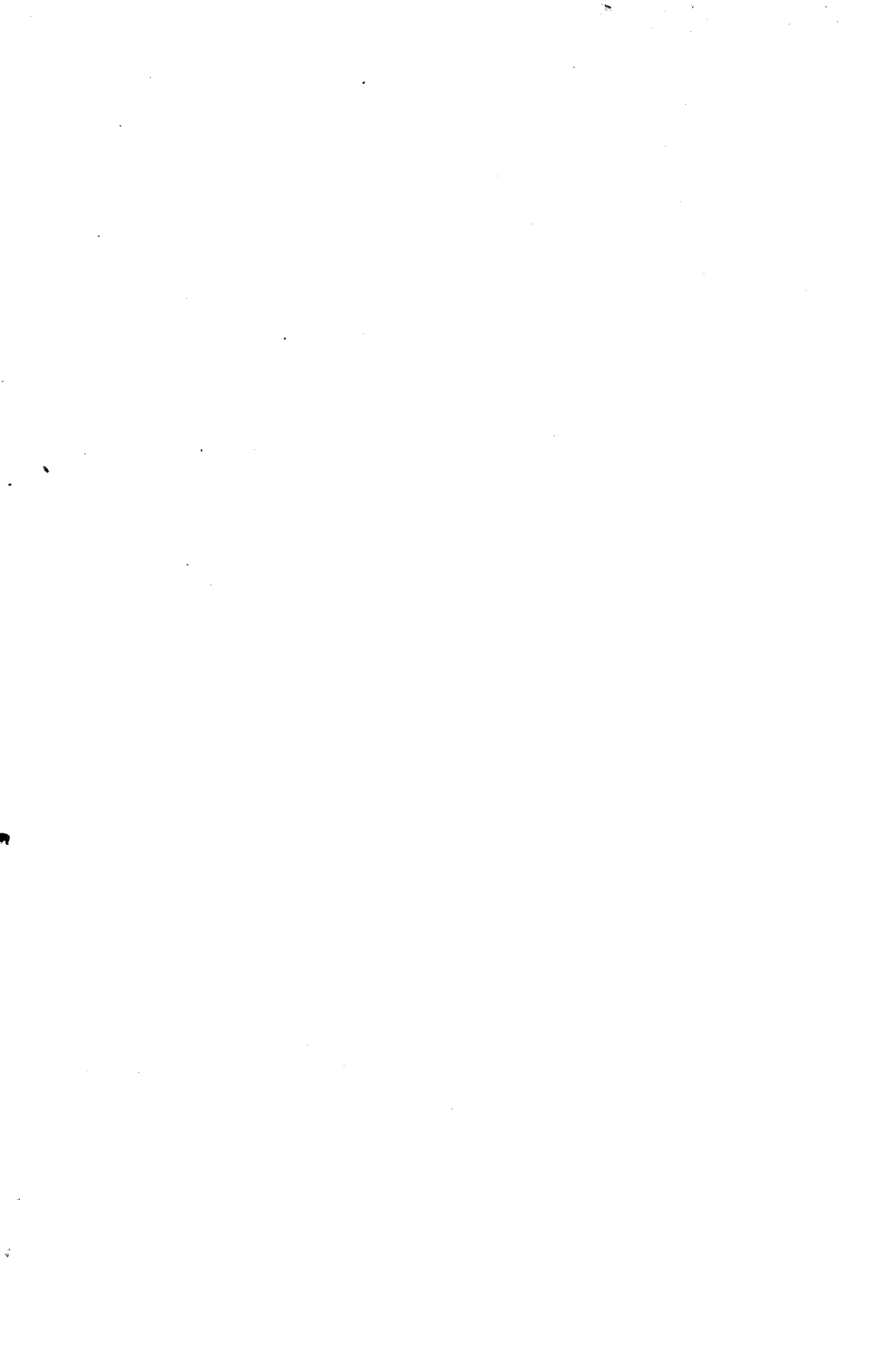
Tuyal s aḥham-is.

Tetru, meskint : ur tebyⁱ ara^a attuyal, lameeni baba-s
iseth^a adyerr irgazn-enni dd-iruhien : dya yeqbel : rran-ṭ,
yejmayeyen.

Segg^o-ass-en, ur d-wureb. Tura rweṣṭac n-esna di-leemr-
is, terna yur-es teqcict.

Tga ddunnit degg^o-eḥham-is : teṣber, meskint, i-tlu-
fa.

Ad as yessufey Ræbbi leetab yer-tafati



NOTES

- (1) yetwaraben, du verbe wareb, aoriste intensif: yetwarab, prétérit, (3^e pers. fém. sing.)
twureb, négat.: ur twureb; nom verbal: lembarba, (prononciation féminine: lemparba) ou tuwurbin: quitter la maison de son mari et se réfugier chez des parents sans répudiation ipso facto, (pour une femme). Le verbe est employé quelquefois dans un sens plus large: quitter un domicile ou un endroit quelconque, généralement à la suite d'un désaccord du sujet avec un ou des tiers: iwureb emmi-s fell-as imi t yennuy, son fils l'a quitté parce qu'il lui avait fait des remontrances.
- (2) On dit aussi: ebq^u ahham, yebda ccwal, séparer les habitations, c'est écarter les sujets de chicane.
- (3) gr ifassn em-medden, c'est-à-dire, entre les mains, aux soins peu maternels d'une "remplaçante".
- (4) atteqqim eff-arraw-is, elle ne se remariera pas; autrefois, une femme séparée de son mari, (par mort ou divorce), et voulant se consacrer au soin de ses enfants, pour signifier sa volonté de ne pas se remarier, devait se faire raser la tête par son père.

(5) d acu-yas ten, (si les gens qu'elle rencontre) lui sont quelque chose : parents, plus ou moins proches.

(6) soit, le jour du marché, le jour où tous les hommes valides sont absents du village.

(7) on dit alors : a ʔ yesserben, lemari, maintenant ses droits sur sa femme, lui récuse le droit de se remarier.

(8) awer tejjujjeg :

ammar adyejjujjeg yemyi-k, ammar attejjujjeg tara-k ! amm-enneq̄la, m¹ara tedfeɛ, (m¹ara tefey), tejjujjug tara-s, mehsub ihəf n-ezzerria yuy, ur yeqqur ara.

que ton germe ne pousse pas, que ta tige ne se développe pas ; pour un plant, quand il est "parti", sa tige croît : la plante a pris, elle ne sèche pas.

(tara : le mot fait allusion au cou, pris comme symbole de la santé au sens dynamique. On dirait, dans le même sens que awer tejjujjeg : atteymeɖ tara-k ! atteq̄ar temgeɖ-ik !)

(9) deg-ciwi¹ ig-eṭṭili :

iciwi d ayn ihuz wagus d asawen, ger eljeṭṭa n-ebnadem d-lehwayej : ayen yebya babis a t yaf i-lmendam, yettarra-t yeɣ-s, abeɛda tilawind-yemyaren yetlusun ijellaben. Ma yeqqim ebnadem, yuyal yekker, m² ur yerri¹ ara lbal-is, a z-d yeyli wayen yellan deg-ciwi-s m¹ ara yeknu. Day-neṭṭa, amennuy yetṭili m¹ ara yerfubnadem ; mi g-beddel taswiɛt, adieɛddi, mehsub adyeyli.

iciwi : partie située au-dessus de la ceinture, entre la peau et les habits. On y met ce que l'on veut avoir sous la main, surtout s'il s'agit de femmes ou de vieillards portant gandoura de laine. Quand, passant de la position assise, on se lève, si l'on n'y prête attention, on laisse tomber ce qui s'y trouvait, en se penchant en avant.

Il y a dispute inévitable quand l'homme se laisse emporter par la colère. Ses dispositions intérieures

une fois changées, la querelle passe, elle tombe.

(10) tabburt yellin :

ahham, m¹ ara d yil ye^{me}r, mehs^{ub} yella deg-s el-yaci, qqarn-as telli tebburt-is; m¹ ara d yil negren imawlan-is, qqarn-as tsekker tebburt-is.

Imawlan n-etmettut-agi qqarn i-yaci : a s yehrez Reb-bi tabburt yellin! ur t¹ terr¹ ara tmar^a attlawi lewsara bbergaz-is : tese^a imawlan, telli tebburt bbehham em-baba-s!

On dit d'une maison que sa porte est ouverte quand elle est habitée, qu'il s'y trouve du monde. Quand les gens de cette maison ont disparu sans laisser de descendants mâles, on dit que sa porte est fermée.

Les parents de la femme en question disent aux gens : Que Dieu lui garde une porte ouverte! pour dire : qu'elle ne soit pas obligée de subir le mauvais caractère de son mari : elle a encore ses parents : elle peut donc venir chez son père.

(11) nruhi-ed, pour : nruhi-ed.

(12) tif tin yebnan tin ihudden :

qqaren yebna wehham m¹ ara d yil yedel wergaz ettmettut-is; m^a ur eediln ara, qqarn-as : ihudd wehham.

mieux vaut celle qui est construite que celle qui est démolie : le sujet est tahhamt, le ménage.

On dit que la maison, la famille, est construite quand il y a accord entre le mari et la femme ; en cas de désaccord, on dit qu'elle est démolie, ruinée.

(13) deqq-ezalla :

m¹ ara yerfu bna^{dem}, yedder^{il}, ur yezr¹ ara d a-cu iheddem. Tikwal, yeggar iman-is di-leyla^d amedran i g ur yezmir aditebbt iman-is : yettas-ed ihettm-as elhal lehsara-mni yehdem : qqarn-as d deqq-ezalla, mehs^{ub} d eljehd el-lehsara yetteggiren ebna^{dem}.

arabe : deqq, excès, impétuosité ; (déterminé ici par

complément déterminatif, ezzalla, donc dépourvu d'article assimilé); ezzalla, dommage, caused'un dommage: passé dans le kabyle sous forme d'un complexe traité en féminin.

L'homme en colère est aveugle: il ne se rend pas compte de ses actes. On commet parfois, dans la colère, des erreurs monstrueuses, au point de perdre tout contrôle et les conséquences désastreuses semblent imposées par la suite des choses. C'est ce que désigne ce terme: circonstances impétueuses et violentes qui semblent pousser toujours plus loin l'homme en colère.

(14) ulac deg-s tameddit:

qqaren tella tmeddit di-lhaja m¹ ara d yil d ayen idummen i-bda.

Baba-s en-teqcict-agi yeby^a a sen yin¹ i-yejmaysi-yen degg-ehham udeggal-is ur tezmir ara yelli-s atteg eddunnit, mehsab atteqqim i-bda.

On parle de "soir" pour quelque chose quand cette chose dure jusqu'au bout.

Le père de la jeune fille veut dire aux parlementaires que sa fille ne pourra pas s'habituer à la maison de son gendre, donc y demeurer toujours.

(15) ijlujal:

tamejjet, m¹ ara dd-awi s ahham em-baba-s dderya bbergaz-is, tjasen-d zzayit yeff-imawlan n-etmetjet: arrac-enni fuhen d baba-t-sen; ddan d-yemma-t-sen d ez-zayed yur-ehwal-ennsen: tusemman d ijlujal, amm-akken yetjaw¹ umeslub iyerwasen yid-es ennig ellebsa-s.

Quand une femme amène chez son père les enfants qu'elle a eus de son mari, ils sont à charge à ses parents: ils tiennent plus ou moins de leur père; c'est une charge superflue qui arrive avec leur mère chez leurs oncles. On leur applique le terme qui évoque les pendeloques de vieux cuir que les fous portent par-dessus leurs habits.

(16) lukan aḍ-ruḥm ad iyi taḡim adenḡey albeḡ, (lha-
j^a iḡeben), adḡebley : awali-ḡada yelli¹ ara ter-
rem s aḡḡam-is, (lha j^a iḡehlen).

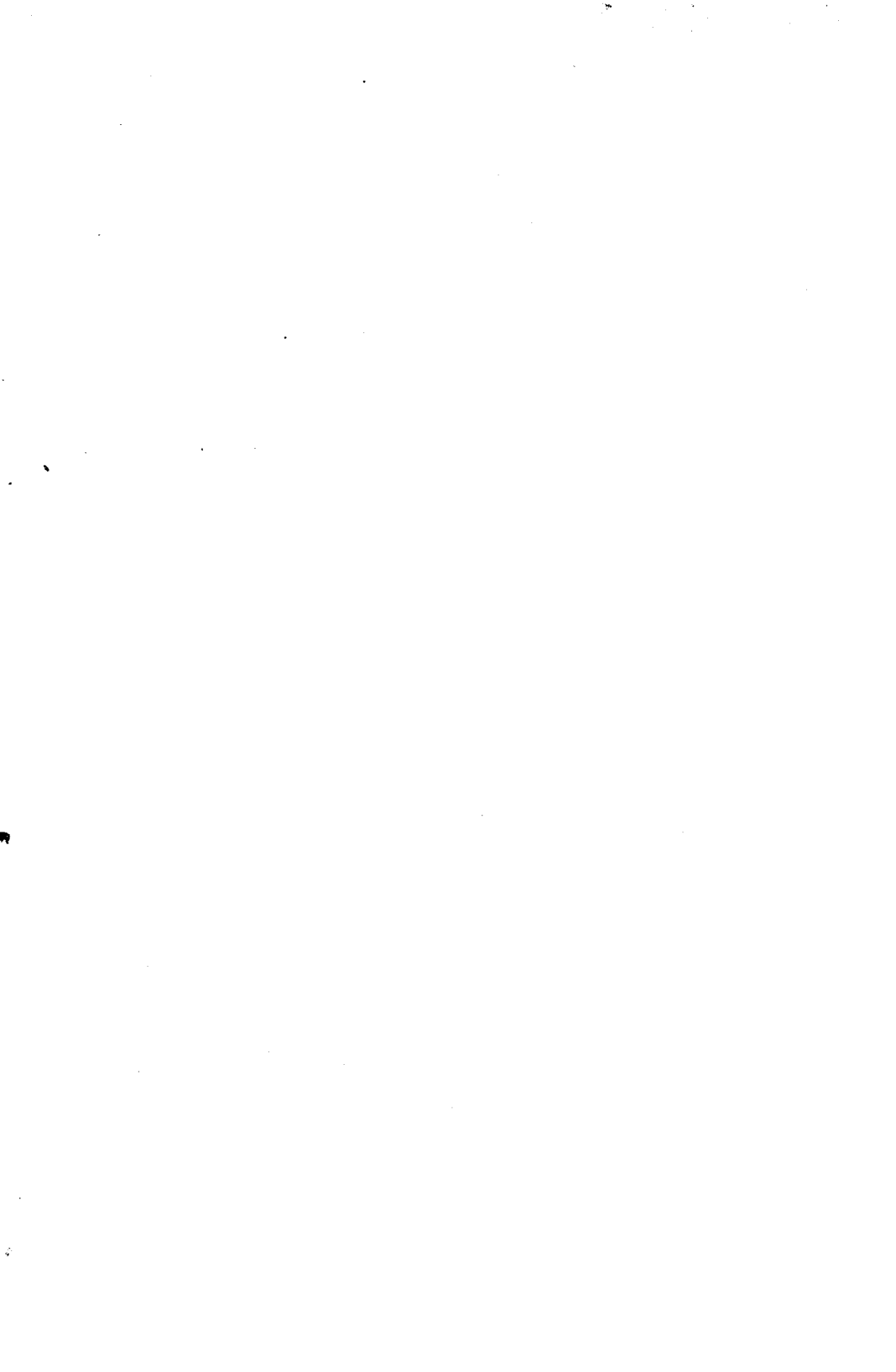
Si vous veniez me demander grâce de la vie de quel-
qu'un, (et c'est très difficile de renoncer à une jus-
te vengeance), je me laisserais convaincre. A plus forte
raison me laisserai-je faire s'il ne s'agit que de
ramener ma fille chez elle, (ce qu'il est facile d'ac-
cepter).

(17) d ~~sem~~mi-s!...

façon ironique de répondre : il s'agit bien en ef-
fet de ce que vous avez deviné ou insinué, mais pour-
quoi m'obliger à l'avouer?

La première édition
de c e t article,
désormais épuisée,
a paru au FICHER
en décembre 1947.

NOUVELLES DES ÉMIGRÉS



y e f - l e ḥ b a r
i m i n i g e n .

Juhra At Yusef: sin warraw-is ; ameqran deg-sen di-Fransa ;

F e t t a : tamettut b̄sin yellan di-Fransa ;

eljeyya: ttanut en-Juhra ; ula d nettat, sin warraw-is ; di-Fransa i-sin ;

Muhend At-ufella: s-warraw-is, s-wehham-is ; d argaz alemmas ; y u s a =
d si-Fransa.

Fetta : A tamyart, iheqqa!.. tezrid?

Juhra : Acu zriy? Adig Repp²²i a yelli d elhir!..

Nouvelles
des
absents.

Johra At Youssef: deux fils : l'aîné est en France ;

Fetta, sa belle-fille, femme de celui qui est en France ;

Aldjia, sa belle-sœur, a elle aussi deux fils, tous deux en France ;

Mohand At Oufella, a femme et enfants ; d'âge moyen, il rentre de France.

Fetta : Mère, à propos... tu sais..?

Johra : Je sais quoi ? Plaise à Dieu que ce soit du bien!..

X

x-----x

F e t t a

Yusa-đ Muħ At-ufella si-Fransa: tur^a i đ-emmuġreyemmi-s
yep^{pi}pin ayyul: waqila d elqecc ara dd-ieebbi: l-amħiekkunt
acu đ-yerfed!..

J u h r a

D ay^a ara yi dd-iniđ? Leeslama-s a yelli!.. I đ-yerfed!
A sut yils ayyezfan! Ma-zal đ-yep^{pi}đ s aħħam, tezramt! M^a
atzerđ acu đ-yerfed! Ulanma netta d eccert ar đ-yerfed!..
a đ-yekks ayla-s ger-tuyms e-ezrayen! Timital-isur jja-
ħent ara: s-weħħam-is ed-warraw-is!

F e t t a

Ger win kan yep^{pi} Reppⁱ d-webrid! wammag tura, "s-uħanar-
im, a tayađ, la tyezzed timeyyusin!" D imayaren, s-tamart
d-ecclayem, ur tsetħin, ur tneħcamen, la jjaħen... Ned-
dukl-eđ nekk ed-Nura tura si-tala: dva d neħat i yi-đye-
nman yusa-đ: l-am etħekku veff-ergaz-is, seġġ-asmi yef-
fev, icegga-azen-đ mertayen. Tur^a atan vel-leid taneħant-
agi đ-iteddun, telt-esnin ġ-mi yeffey. Yif-it emmi-sġgi-
đelli ppussan! tenna-k yemma-s la iħeddem cwit daġi d i-
tmurt: mi đ yep^{pi} aħurđi, s afus ggemma-s!

J u h r a

A dd-iwali Reppⁱ yemma-s meħkint! ĠĠ-asmi ħ-ıdyessemlal
Reppⁱ d-baba-s, ħaca lħif. Zik meħqar tella yemma-sđ-em-
sawan tilufa; ma ġġ-asmi temmut yemma-s, yep^{pi}đ uħenfuc--
is elqasa.

F e t t a

Akken yebyu yili, tin yesean arrac, ħas tella di-lħif,
d ulawudd a đ-ekkren warraw-is adezzuzfen fell-as elħif.

x-----x

X-----X

F e t t a

Moh At Oufella est arrivé de France : je viens de rencontrer son fils qui ~~emmenait~~ l'âne, sans doute pour rapporter ses affaires. Il en a rapporté, paraît-il!..

J o h r a

C'est tout ce que tu as à m'apprendre? Qu'il soit le bienvenu, ma fille! Combien il a rapporté!.. O langues longues! Il n'est pas encore arrivé chez lui que vous savez tout... "Si tu savais tout ce qu'il rapporte!.. Bien sûr, lui, c'est évident qu'il devait en rapporter: il serait capable de retirer son bien des dents d'Azrain. Ceux qui sont dans sa situation ne gaspillent pas: il a femme et ~~enfants~~.

F e t t a

Oui, ceux que Dieu dirige dans le bon chemin, car maintenant, comme dit le proverbe, "malgré ta grande barbe, chèvre, tu oses encore grignoter les figuiers!" Des vieillards, des hommes ayant barbe et moustaches n'ont pas le moindre honte de gaspiller! Je suis revenue de la fontaine avec Noura: c'est elle qui m'a dit qu'il venait de rentrer. Elle m'a raconté que son mari, à elle, depuis son départ, leur a envoyé de l'argent deux fois; or, à la prochaine Grande Fête, cela fera trois ans qu'il est parti. Son fils, qui n'est encore qu'un tout jeune garçon, vaut mieux que lui: il travaille un peu ici, au pays, et quand il gagne un sou, il le donne immédiatement à sa mère.

J o h r a

Que Dieu ait pitié d'elle, la pauvre! Depuis son mariage avec cet homme, ce n'est pour elle que misères: autrefois, au moins, elle avait sa mère qui l'aiderait à supporter ses épreuves, mais depuis qu'elle est morte, elle n'en sort pas.

F e t t a

Quelque soit sa misère, celle qui a des garçons en sortira, un jour ou l'autre: ils secoueront cette misère qui s'appesantit sur elle.

X-----X

x-----x
 Atan tura, ġġ-asmi la iħeddem emmi-s, ur eħuṣṣ degġ-a-
 ra.

J u h r a

Ula d arrac en-tura! Ħaṭi meħṭa mⁱara tafeddderyal-leh̄-
 lal! Argaz mig-ejweġ, d ayn i m yefka lmelk! Yemma-s, i
 tla ħaca lestab tuħla d-ibibbi; mig-epp^d i-nnfæ, ifut-
 iṭ. Annect ara yi-rren warraw-iw l-lħir! Tlezm-iyi tkef-
 fart, a wer teħfukku dg-i tezmert s-uzekka, ma yesked edg-
 i ula yiwen deg-sen!

F e t t a

Dy^a a w-immer yak amm-arraw-im i tella dderrya m-med-
 den! Aql-ikm-id awal d awal-im, erṙay d erṙay-im: yeff-
 akka walay ur tesaid acu dg enħuṣṣ eyr-em!

J u h r a

A wer iyi-d yejj Reppi s ifassn-ennwen! Skud essiv taz-
 mert-iw, "anda ddiv, sidⁱ a t iniv!" D azuzr-iw i d ke-
 nnenti! Ur d-essawadent ara ula tis-ecra-w! La tħalabey
 di-Reppi adyesseddu rruħ tezmert di-tezdeg: "tirzⁱ ubu-
gal, temqerqar." A wer d-eoqimey s ifassn-ennkent!

F e t t a

Beddl-ay tur^a awal! ṢṢbuh f-Reppi! Yetmettat winmezzi-
 yen, yetyimi win meqġren... Ruħ tura ma yepp^d-ed, steq-
 si-t-id.

J u h r a

S-laeqel, ny ar azekka: s-win terra lebħer akin, ur i-
 yi-fki webriid tura! Ar d-yesres, ar d-igr ennefs, adiwa-
 li aħħam-is...

x-----x
 Tu vois, depuis que son fils travaille, elle ne manque plus de rien.

J o h r a

Les garçons d'aujourd'hui!.. Il est bien rare de trouver de bons enfants! Quand un homme se marie, c'est fini pour toi, sa mère: à la mère ne revient que la peine, et l'emballoter, et le porter sur le dos, mais, s'il arrive à l'âge de lui donner quelque profit, il lui échappe... Comme si mes enfants devaient un jour être reconnaissants pour moi! Je gage un jeûne de soixante-dix jours que demain, quand j'aurai perdu mes forces, aucun d'entre eux ne me regardera plus!

F e t t a

Ah! allons donc! Si tous les enfants pouvaient ressembler aux tiens! Tu es reine et maîtresse; il me semble que nous ne négligeons rien pour toi!

J o h r a

Que Dieu ne me laisse jamais à votre merci! Tant que j'ai de la force, ou que j'aïlle, je saurai me débrouiller et n'aurai jamais besoin de flatter ni de m'abaisser. Vous me seriez une aide? Vous ne valez pas le dixième de ce que je vauz: je demande à Dieu qu'il m'enlève la vie en même temps que les forces, avant que les gens ne soient fatigués de moi. Que je sois comme un pot qui se brise d'un coup! Non, que je ne reste pas à votre charge!

F e t t a

Change un peu de conversation! Dieu écarte les mauvais auspices en ce début de journée! Il arrive que les jeunes meurent et les vieux restent... Va donc voir si Moh est arrivé et demande-lui des nouvelles...

J o h r a

Tout à l'heure, ou demain... Par mon fils qui est au delà de la mer, je n'y vais pas maintenant! Attends qu'il ait posé ses affaires, qu'il se soit remis, qu'il ait vu les siens...

x-----x

F e t t a

Kemm kan akk^a i tħeddmed! Acimi nekkⁱni, mⁱara dd-assenwarraw-im, ma-zal ġ-esrusun mⁱara ġ-yeççar fell-aywehham?

J u h r a

NNiy-am, ma tħared, ruħ kemm, a yelli szizi!herz-ikem! Ma n-nekk "ur yesselġed ara wefruħ baba-s"! Ruħ kemm,ruħ! Atan eyr-em webrid: ifers-it wađu!

F e t t a

Herz-ikem! Yenna-yas: ig-ell^a ur neħdim, awali sad m a zran-ay!" "Adyawed wehbir s-errcal!" Adyawed yer-Fransa, a s yeqqar: tameħut-ik truħ a yi tini laeslama! Ħmirn ir-gazen teffren elbađna? S-Busseđ ar d ebruy degg²-ass-iw!

J u h r a

D cwiť kan n-eddeqq i kem yernan, wamma yillⁱ a t tħedmed amm-ulac! Akkn i s teqqar teryel: Limmer maççi d hab hab, d qab qab, yili ħliw sebe^a ierqab!

F e t t a

Wah! Nekk, icalan, ur iyi-ten yefkⁱ ara: ur iyi tejtat-tafd ara yissen! Dy^a i-yiri-m ma tefyey!

J u h r a

I-yiri-m kemm! Aż akin a yelli fell-i! Ur zmiry ar^a i--wawal-im! S-win yellan di-Fransa, a wer ġ-eħhanedfell-i! Ma yefka-yi webridlatural^a azekka! Haca ma mmugrey-t -i ġ degg²-ebrid! Maççi d yenna i ġ-yusan ass-^a ad yer-shirey!

x-----x

F e t t a

Toi, c'est toujours comme ça que tu fais! Pourquoi, chez nous, quand tes fils reviennent, ils n'ont pas encore déchargé, et la maison est envahie?

J o h r a

Si tu es pressée, vas-y toi-même, fille chérie! Merci bien! Moi, je sais ce que j'ai à faire! L'oiselet ne donne pas la becquée à son père. Vas-y, toi, vas-y! Voilà le chemin: il est libre: le vent l'a dégagé!

F e t t a

Merci bien! Comme on dit: Qu'est-ce qu'on ne raconte pas sans que nous n'ayons rien fait: que serait-ce si on nous voyait! La nouvelle en arriverait en France! A son retour là-bas, Moh lui dirait: ta femme est venue me dire bonjour! Est-ce que les hommes peuvent garder un secret? Par mon petit Boussad, j'e serais divorcée le jour même!

J o h r a

C'est seulement un peu de pudeur qui te retient, autrement tu ne te gênerais pas! Comme dit l'ogresse: si ce n'étaient les cris des chiens et les coups de fusils, je dévasterais sept champs d'oliviers d'un coup!

F e t t a

Allons! Moi, je n'ai aucun goût à traîner de maison en maison! Tu ne m'y prendras jamais! Tu es responsable si tu me fais sortir!

J o h r a

C'est toi le responsable! Eloigne-toi de moi, ma fille: tu me fatigues! Par mon fils qui est en France, si tu insistes encore, je n'irai ni aujourd'hui ni demain: j'attendrai de le rencontrer en chemin. Ce n'est tout de même pas ma mère qui vient d'arriver pour que je me hâte d'aller la voir!

Ikecm-ed eeljeyya:

e e l j e y y a

Acu la tħeddem akka?

J u h r a

Leeslām^a a eelji! Aql-ay la neħtemcarae nekk eteslit!

e e l j e y y a

Teeyiđ di-lēslama-w! A m iselm eĤĤⁱ arraw-im! Ayn akka? Niy maċċi d amennuy?

J u h r a

Ala, a m iherzReĤĤⁱ arraw-im! Tusa-đ di-tala, mant-az - đ sut_tala yusa-đ Mihend At-ufella si-Franse, la teqqar ar tur^a a t tawet a t-id-steqsid! Ma-zalrisnula didarĤn-is yel-lqaa!

e e l j e y y a

LLiniđ-yusa. Ihi nekk, yer-diniđ-refdey: ruħey-đ a miniy ma aneddukkel.

J u h r a

Ahaqel d elēib imi tur^a i đ-yeppeđ!

e e l j e y y a

Ur yelli leib: niy tabee anruħ a s nini leeslama. Ma neqqim, ur nruħ ara, i d elēib! S-warraw-iw, ar d a γ-đ-es-sufey Zayna d elkarħa tazegġayt!

J u h r a

Awi-dd ihi fk-iyi-đ timeħrent-enni yer-m a tislit!

o o
Y

Deġġ-ehħam iminig:

J u h r a

Leeslama a Mu! A lħir a mmi imi dd-usiđ ebħir! tufiđ-đ

x-----x

Entre Aldjia :

A l d j i a

Que faites-vous comme ça ?

J o h r a

Sois la bienvenue ! Nous sommes en train de nous chamail-
ler !

A l d j i a

Tu dois être fatiguée de me souhaiter la bienvenue. Mer-
ci : Dieu garde tes fils ! Qu'est ce qui se passe ? C'en est pas une
vraie dispute ?

J o h r a

Non, merci. Fetta revient de la fontaine : les femmes lui
ont raconté là-bas que Monand At Oufella est arrivé de
France et elles veut que j'aïlle tout de suite demander
des nouvelles : il n'a même pas encore mis pied à terre !

A l d j i a

Il y a un moment qu'il est arrivé : moi, c'est chez lui
que je vais et je venais te proposer de m'accompagner.

J o h r a

Ne serait-ce pas impoli, puisqu'il vient d'arriver ?

A l d j i a

Il n'y a aucune inconvenance. En même temps nous lui sou-
haiterons la bienvenue. C'est si nous n'y allions pas que
nous serions impolies : par mes enfants ! Zeina nous
en garderait une belle dent !

J o h r a

Passe-moi donc ta timehremt, ma fille !

o o
Y

Dans la maison du voyageur :

J o h r a

Sois le bienvenu, Mo ! Quelle chance que tu sois revenu en bonne san-
x-----x

arraw-ik ebhir! Tajmilt er-Reppi!

M u h e n d

LLeh isellem! Tzewred? Tsehhad? Dedda eli bhir?.. Lhem-
du LLeh imi bhir i tellam!

J u h r a i-tmettut-is.

Leeslama iminig-enwen, a Zayna! Lhemdu LLeh imi d-yusab-
hir, yufa-dd arraw-is ebhir!

Z a y n a

Adig Reppi adselmen warraw-im, a nna Juhra! Leeslama-nnkent!

ε e l j e y y a

Mu! I-y-at Fransa-nni yak, acu heddmen?

M u h e n d

La bas: zewren sehhan; nekked-warraw-imnemzerweqbela d
ruhev: Leerbi yefka-yam-d tebrat: attan evr-em dya.

ε e l j e y y a

I-cwit isurdiyenu lac? JJan-ay, a Muhenda mmi, ussan-a! Ac-
hal ay^a ur ay-d efskin l^a asurdi la sin. DDunnit ajja tecc^a iman-is! A-
yen tedseq, akk-id yeqs, a mmi. Ihamen d lebhur! Sakin tufid-
d a mmi, ig-ebyun yefk-it-id wabseq, ur iqettes ara. Ahaqel di-
Fransa yella cwit n-errha?

M u h e n d

Din i tuyetmess hiren-da! Aheqqb-el seabd-errehman, a war te-
truhud yer-ethanuf a d-ecc dimensi ny imekli ar tternud f-meyya
dur^u ara n-tejjeq! Lhadma ggibbassa t terseddi-tremt!

ε e l j e y y a

I-ppaygar-asen, ur tnayn ara?

M u h e n d

Ad ay yemne Rebbi! Akkn i tetten, gg-iwet tehhamti llan:

x-----x
 té et que tu retrouves tes enfants bien portants! Rendons grâces à Dieu!

M o h e n d

Merci. Tu es en bonne santé? Et l'oncle Ali va bien? Louanges à Dieu puisque vous allez bien!

J o h r a , à Zeina, femme de Mohend.

Que votre voyageur soit le bienvenu, Zeïna. Louons Dieu puisque le voilà revenu en bonne santé et qu'il a trouvé ses enfants de même.

Z e i n a

Merci, tante Johra. Soyez les bienvenues!

A l d j i a

Mo, et tous ceux qui sont en France, que font-ils?

M o h e n d

Ils vont bien: ils sont en bonne santé: j'ai vu tes enfants avant de partir. Larbi m'a donné une lettre pour toi: la voilà.

A l d j i a

Et de l'argent, il n'y en a pas? Ils nous abandonnent, mon cher Mohend, en ce moment! Cela fait un temps fou qu'ils ne nous ont pas envoyé le moindre petit sou. Et la vie est d'un cher! Tout devient inabordable: les maisons sont des gouffres. Aussi, tu sais, quoi qu'on puisse avoir, cela ne suffit jamais. En France, c'est sans doute un peu meilleur marché?

M o h e n d

C'est là-bas que la vie est chère! Bien plus qu'ici. Par Abderrahmane, on n'entre pas dans un restaurant pour un dîner ou un souper sans dépenser plus de cinq-cent francs. Le travail d'une journée passe dans un repas.

A l d j i a

Et entre eux, mes fils ne se disputent pas?

M o h e n d

Dieu nous préserve! Ils mangent ensemble, habitent la même

x-----x

x-----x
ur teggirn ara. La bas : ur tesaid ac^u ara tiebbred fell-ssen.

e e l j e y a

A kyessereh̄ Reppⁱ a mmi! Adig Reppⁱ tahellalt-ik tuy!

J u h r a

I-nekkni, ur ay d-ep̄pid aracwit̄ l-leh̄barε-sacur? Ceddac a-ya nessaram yer-k! Yerna-yasi-baba-sdi-tebrεt: atan Muhi at-ufellaa nn-iruh, a sen ceggεey cwit̄ ggedrimend-ellebsai-mmi-s.

M u h e n d

Yefka-yawen-d̄ hems^a alaf d-yiwn ukuli, ur zriyacu yellan deg-s: aql-ima-zald̄-ekkiseyelqecc: ar azekka, a dd-uyaled ny a wen-t-in ceggεey.

J u h r a

I-neh̄ta degg-iman-is ur tyuywara? La qqaren teweer lhedma-s, di-tmess!

M u h e n d

Yesker, ddeqs-is: lhedma n-eFransa teweer yak: qalbbm̄ d-yessemlal Rebbid-wemkani dgulac atas l-lestab.

J u h r a

I-tisin, ur tezrid aram^a a d-yas di-ttsrih-amyala? A lammi-s i-caq fell-as: iruh yel-leqraya, wamma yilⁱ atayep̄pd-ikk-id. Mi g-esla s-wabsed yusa-d̄ si-Fransa, adyekk di-leqlala: KKr, a setti, anruh a s nini ma yezra-d̄ baba! KKr, a setti, anruh a s nini ma yezra-d̄ baba! Yerna yur-k a s tiniq yel-lakadeg tyejja jeddi-s d-dadda-s... In-iyikan ammi tidejt̄, m^a ur t yuywara? Sell-idelliurgay-t: kra yekka yid ur nem-faraq ara nekk id-es.

Z a y n a

D elh̄ir n ca lLeh! D eççayus-agi i wen - d̄ i-
x-----x

x-----x
chambre ; ils ne gaspillent pas : ils vont bien ; tu n'as pas à te faire de souci pour eux.

A l d j i a

Merci de la joie que tu me donnes : Dieu fasse prospérer ta famille !

J o h r a

Et à nous, tu ne nous apportes pas quelques nouvelles d'Achour ? Il y a longtemps que nous t'attendons avec impatience, car Achour a écrit une fois dans une lettre à son père : Voilà que Moh s'en va : je lui confierai un peu d'argent et des vêtements pour mon fils.

M o h e n d

Il vous envoie cinq-mille francs et un colis : je ne sais ce qu'il y a dedans. Je n'ai pas encore défait mes affaires. Reviens demain, ou bien je vous l'enverrai.

J o h r a

Et lui-même, il va bien ? On dit que son travail est dur, qu'il est près du feu ?

M o h e n d

Oui, c'est un peu dur. Le travail en France est toujours dur. Rares sont ceux à qui Dieu donne la chance de trouver une place pas trop fatigante.

J o h r a

Tu ne sais pas s'il va venir pendant ces vacances ? Son fils brûle de le voir. Il est à l'école, sans quoi il serait venu te trouver. Quand il entend dire que quelqu'un est arrivé de France, il ne tient plus en place : Viens, grand-mère, viens lui demander s'il a vu papa ! Viens, grand-mère, lui demander s'il a vu papa ! Et pourtant, ne crois pas que son grand-père ou son oncle le laissent manquer de quoi que ce soit... Mais, dis-moi, mon fils, si vraiment Achour va bien : avant hier j'ai rêvé de lui : de toute la nuit, nous ne nous sommes pas quittés.

Z e ĩ n a

Que ton rêve tourne en bien ! C'est sans doute ce colis
x-----x

cegges!

J u h r a

Adig Reppi tufid elhir degg-arraw-im, a Zayna!

M u h e n d

Wah! Ay-eyr ara tejrud? Amen s-Rebbi ar ass l-lehmis ar akkn i neçç^a imensi jmie; ass eljemca ssbeh, yebbi-yi-đel-gecc-agi i wen-đ yefka: akkn i nemfaraq: netta iruh yel-lhedma f-essebca, nekk refdey-đ yef-essebca w-ness: ass-a d letnayan: yumayn ayagi kan g-mi nemfaraq. Ur tessid ac^u ara thebbred fell-as.

J u h r a

Herz-ik a mmi! Adig Reppiⁱ ur etseeud ar^a aybel! Ihi ti-sin ur ag-đ yenniⁱ ara?

M u h e n d

NNiqal isebl e dd-iruh, yuyal yendem, yenna-k ar qabel, tabe sdebnuy.

J u h r a

Gma-s dagi yewhel! Wehd-es! Baba-s tura ifukk: ulamma le-bni itebe-iten, itebe-iten: nedyeq, a Muhend. Tezwar-iten yak tnezduvt, a mmi... Nessugt-ed fell-ak ameslay, a mmi! A k iherz Reppiⁱ arraw-ik! A k yeddu Reppi di-lebvi!

e e l j e y y a

Arju adesteqsiv f-~~ammi~~-s n-egma...

M u h e n d

Ambba deg-sen? Arezqi?

e e l j e y y a

Arezqi ucbih! Segg-asma d-igr awal n-eFransa, tedra-tyid-s amm-umeslub! S-tuffra m-baba-s i nn-iruh: ur t yezri yi-

X-----X
qu'il vient de vous envoyer!

J o h r a

Dieu te dome le bien en tes enfants, Zayna!

M o h e n d

Eh bien, pourquoi pleurer? Crois-moi, par Dieu, jeudi nous avons soupe ensemble; vendredi il m'a apporté ces affaires qu'il vous envoie; quand nous nous sommes séparés, il allait à son travail, pour sept heures et moi, je partais à sept heures et demie. Aujourd'hui, nous sommes aulundi: voilà deux jours seulement que nous nous sommes séparés: tu n'as pas de souci à te faire pour lui.

J o h r a

Merci, fils. Dieu te préserve des soucis! Et alors, pour ce qui est de venir, il ne t'a rien dit?

M o h e n d

D'abord, il en avait l'intention, puis, il a changé d'avis: il a dit: l'année prochaine, car il veut bâtir.

J o h r a

Son frère est dans l'embarras ici, tout seul. Son père n'a plus de force... Quant à construire, il le faut, il le faut absolument: nous sommes à l'étroit, Monend. C'est la première chose à faire... Mais, voilà bien longtemps que nous parlons, mon fils... Que Dieu garde tes enfants! Qu'Il exauce tes désirs!

A l d j i a

Attends, que je demande des nouvelles du fils de mon frère!

M o h e n d

Lequel? Arezki?

A l d j i a

Cher Arezki! Depuis qu'il avait parlé d'aller en France, il était comme fou! Il est parti en cachette de son père: p e r s o n n e n e

X-----X

wen. Yemma-s segg²-asmi n-yeffey, ur teççⁱ ur teswi: al^a imettⁱ i tessawad! Netta d-baba-s i ruhen ur ttemlaein!..
 Limmr atzerq, a mmi, acu rwan fell-as di-ttserk d-elhif!..
 Snekre-t-id d amehbul. Baba-s, Arezqi ma yessutr-astit-
 is, a s yinⁱ sjan! Yeggull haca m^a ur d-yejmie tafellaht
 ar t yawed. Yugad, a Muhend a mmi, a s yeffy afus.

M u h e n d

Meedur! Timal-enni, mi dallent yef-temdint, tamurt te-
 tjuval-asen d ilili. D elcalⁱ aqcic; lameena ahezzebyel-
 ha: ulac laman di-lqum en-tura! Yettf elhedma ddukt-agⁱ
 ieddan: amkan-is u^r t_tettafq ara s-yedrimen. Yettay i-
 drimm imeqranen.

ε e l j e y y a

Baba-s la-k yeqqar: nekk ul^a i hedmey s-yedrimn-is. D a-
 cu ara ninⁱ a mmi? Day^a i d elqum en-tura! Yerz^a awal
 em-baba-s, yettef di-tyennant-is... A k iherz Reppⁱ arraw-
 ik, a mmi! A fell-ak ihudd Reppi! Lhemdu LLeh imi dd-u-
 sid ebhir...

Z a y n a

QQimemt, a nna Juhra, stteswemt afenjal l-lqahwa!..

J u h r a

S-warraw-iw! Adyezzger Reppi lecnaya ff-arraw-im!

ε e l j e y y a

Lqahwa? D lehbar-agi i γ-d yeppi!

Z a y n a

A d i g R e p p i a d e n - n u h e y d i -
 l f e r h p p a r r a w -
 e n k e n t !

l'a su. Depuis son départ, sa mère ne mange ni ne boit: elle ne fait que pleurer. Dire qu'il est parti sans parler à son père! Si tu savais toute la peine qu'ils se sont donnée pour l'élever et ils n'en ont fait qu'un enfant gâté. Son père, si Arezki lui avait demandé son œil, il lui aurait dit: le voilà! Il a juré d'aller le trouver dès qu'il aura fini la récolte. Il craint que son fils ne lui échappe.

M o h e n d

Il a raison: les garçons de cette espèce, quand ils ont vu la ville, le pays leur devient amer comme laurier-rose. C'est un bon garçon, mais il faut être prudent. On ne peut avoir confiance dans la génération actuelle. Il a commencé à travailler la semaine dernière: il a une place qui vaut de l'or. Il gagne des sommes folles.

A l d j i a

Son père dit: moi, je n'ai que faire de son argent. Que dire? C'est comme ça, les enfants d'aujourd'hui. Il a désobéi à son père et il s'entête dans son obstination... Dieu te garde tes enfants, mon fils! Qu'Il te soutienne! Louons Dieu puisque te voilà revenu en bonne santé!

Z e i n a

Attendez, tante Johra: vous allez prendre une tasse de café!

J o h r a

Parmes enfants! Que Dieu étende sa protection sur les tiens!

A l d j i a

Du café? Les bonnes nouvelles qu'il nous a apportées nous en tiennent lieu!

Z e i n a

Dieu fasse que

j'aïlle un jour chez vous à l'occasion

d'une fête de vos enfants!

10 Yef-lehbar iminigen. - Nouvelles des absents.

J u h r a

Yefk-am elferh degg^o-arraw-im!

J o h r a

Qu'il te donne aussi entes enfants des occasions de ré-
jouissance.



Y. A. S.

Tililit, (At-Mangellat)

Mai 1955

- l^a am hekkunt : "on te raconte habituellement, avec force paroles" : le pronom sing. fém. am est explétif ; comparer, plus loin : yenna-k.
- ger-tuymas ε-εezrayen : l'audace répondant à l'intransigeance. Aux At-Yiraten, on dirait plutôt, semble-t-il : ε d-yekks elheqq-is ger-tuymas ggizem, et l'expression citée plus haut serait considérée comme hyperbolique.
- timital-is : pluriel de timitelt ; ce mot, comme tuzzya "du même âge, pair, semblable" ne s'emploie qu'au féminin, même lorsqu'il désigne des masculins.
- d-emcawan tilufa : "avec qui elle se fait aider (dans) ses peines" : ce d, toujours occlusif, résulte, semble-t-il, d'une modification de la préposition d, "avec" ; il peut être remplacé par ukud, avec le même sens ; il signifie "avec qui, en compagnie de qui" ; il assimile le préfixe féminin ; dans le cas d'un verbe impliquant une réciprocité, le sujet logique est normalement un singulier : win d-iruh, "celui avec qui il est venu" : deux sont venus, mais il n'y en a eu qu'un à venir avec l'autre ; iggad d-yetemyehdar tameyra, "ceux avec qui il se doit de partager les réjouissances de famille, à charge de revanche".
- yebbed uhenfuc-is elqæa : "son museau a atteint le sol" se dit d'une personne tombée dans une grande misère, souffrant de la faim.
- anda ddiy, sidⁱ a t iniy : je saurai bien obtenir par de bonnes paroles, des étrangers, ce dont j'ai besoin, sans avoir à recourir à ma parenté.
- d azuzr-iw i d kennemti : lire azuzer, non azuzzer : azuzer, pl. izuzar : fil, considéré comme élément isolé d'une frange, donc objet sans valeur ; azuzzer, nom verbal de zuzzer, "saupoudrer" donnerait, selon certains interprètes, le même sens. -?- "fil de frange" est peut-être plus connu sous la forme azrur.
- tirzⁱ ubuqal, ttemqerqar : les explications de cette expressions sont, pour le moins, embarrassées. Les unes, car la formule semble propre aux femmes, disent : ttemqerqar < d-ttemqerqar : "avec les grenouilles" : le pot se casse, l'eau s'échappe, les grenouilles en crèvent -?- comme s'il pouvait venir à l'idée d'un kabyle d'enfermer des grenouilles dans un bocal ! D'autres supposent : ttemqerqar < n-ttemqerqar, soit "le pot des grenouilles" et on arrive même à citer l'expression, dans le même sens, avec un masculin : ggemqerqar, "des crapauds". Mais la racine QRQR comporte le sens de "s'agiter, agir avec précipitation", surtout sous la forme dé-

rivée *sqerger* : on aura donc : n-temqerqert, "de l'agité, de l'écervelée", quelques-unes disent même de Pérette! Le redoublement complet QRQR passe enfin à l'incomplet: QRQc, signale également en arabe dialectal, avec le même sens. Pour finir, on trouve à timqerqet les en s d'un nom verbal, "impétuosité, brusquerie", ce qui amène à "brisure de précipitation, brisure rapide et immédiate du vase" : d'où le souhait: a m yefk Reppi tirzi ubuqal en-temqerqet (ou: temqerqet) "que Dieu t'enlève subitement de l'existence!"

● ssbuñ f-Reppi! *ssbuñ* est le premier événement, la première rencontre du matin, considérés comme bonne ou mauvaise augure. L'expression employée ici, en plus de l'aspect conjuratif, comporte un conseil de sagesse à une personne respectable qui se laisse emporter par la colère.

● ig-ella... adyawed weħbir s-errcal: lire, au moins, *sercal*, et m i e u x *cercal*: "on dit du mal de nous sans que nous n'ayons rien fait de reprehensible: qu'en serait-ce si nos actes prétaient à la critique: la nouvelle en arriverait jusqu'à ... Cherchel!" on dit aussi: aħelli¹ ayn ur neħdim, aħelli sad ma zran-ay, adyawed leħbar *cercal*!

● limmer maçci d hab hab... Les onomatopées représentent les aboiements des chiens et les coups de fusil: au temps où il n'y avait ni chiens ni fusils, l'ogresse dévastait les maisons et les jardins: la même expression de dépit s'applique à une personne qui, voulant commettre une action mauvaise, n'en est empêchée que par les circonstances extérieures.

● elkarça tazeggayt: "sans aucun doute, Zaïna nous ferait envoyer une convocation en justice, et rouge encore!": le rouge est la couleur éclatante, d'où les expressions *lbañl azeggay*, *tilufa tizeggayin*,...

● netta d baba-s i ruhen... Veuillez lire *iruh-en*.

● adig ... ad en-nuhey di-lferħ... On entend parfois *ad en-nuhey* pour *ad en-nuhey*; de même *annuh* pour *anruh*.

L'occasion de fête à laquelle il est fait allusion ici est, plus particulièrement, le retour de France des fils.

L'ÉTAT D'ORPHELIN

TIGGUJEL

Lwaldin, d ayn ifazen. Igad i ten yeesan adhem-
den Rēbbi id ed-wass. Anda llan, elhemm wer yelli.

Ula ttameṭṭut, m^l-ara ṭ yay elhemm ney tella di-
lhif, mi tru, win tufid ur yetṭagad deg-s Rēbbi, qqarn-
as kan : A wi ṭ yufan yak^l am-netṭat : baba-s, yemma-s,
aqeffu ggirden yur-es !

A n-tafed tameṭṭut tenṭerr degg-ehhamis, a km et-
yid : mi testeqsad ma tesa baba-s ed-yemma-s, ma ted-
ha-d tesa, a s tinid : Aha tura ! Ula-y-yeṭ etged a-
yēbl i-wul-im, kemm yeesan baba-m ed-yemma-m i ff ara
ruy ? A yelli, ma tesker, tesker ; m^a ulac, atyezz a-
busker !

Anef tura sad i-win meqqren. Ur yetṭif hedd imaw-
lan-is i-bda, ger-cwiṭ ed-waṭas. Lmut, d ayen d-yef-
del Rēbbi fell-ay : "Idir, idir, leqrar-enney d aga-
dir." Lameena lmut ur tessi lḥetyar : mkull-ña, mi
bbden wussan-is, adiruk, wa d eḥḥufan, wa d ilemzi, ak-

L e s O R P H E L I N S .

Les parents, c'est plus précieux que tout. Ceux qui les ont encore devraient louer Dieu nuit et jour. Là où ils sont, il n'y a pas de soucis. Ainsi, une femme se trouvant dans l'adversité, la misère, si elle pleure, personne n'aura pitié d'elle si on peut se dire: Plaise à Dieu que toutes soient comme elle: elle a son père et sa mère: ça, c'est plus qu'une réserve de blé!

Trouve-t-on une femme à u x prises avec de grandes difficultés dans sa maison, au premier abord elle fera pitié. Demandez-lui si elle a encore ses parntes: s'il s'avère qu'elle les a encore, vous pourrez lui dire: Allons donc! il n'y a p a s de raison d e te faire du souci: puis-je te plaindre si tu a s encore ton père et ta mère? Ma fille, si ça va, tant mieux; sinon, va grignoter des branchettes de figuier.

Mais, pour l'instant, laissons le cas des adultes, puisque personne ne peut garder indéfiniment s e s parents. La mort est uneloi imposée par Dieu: "Vis aussi longtemps que tu voudras: un jour le tombeau t'attend." La mort ne choisit p a s. Chacun s'en va à son heure: les uns dans la plus tendre enfance, les autres à la

ken kan i z-d-ejjujjeg, wa akken kan d-yelli alln-is
yr-eddunnit, wa d alemmas, wa d amyar: ur esdiln ara.

Yedha-d ellan yigad, msakit, iteṭṭen yiwen ney i-
sin si-lwaldin-ennsen akken kan ara d-qillen yr-eddun-
nit. Ac-hal i d-yejja baba-t-sen di-dduh, ney tikwal d
iwdisen, ney yemma-t-sen ara tn-id yejjen ma-zal-iten
teṭṭden. Adyili Rēbbi yid-sen! ur ṭṭissinen lemhibba
l-lwaldin!

Wigi hseb kan msakit a ten ebdunt tlufa si-temzi :
adeṭwaṭeqren ; anda ddan, adbanen ama di-ṣṣifa-nnsen,
d imeḥzan el-lebda, ama degg-awal-ennsen, dīma d ameḥ-
ṭuh, ama di-llebsa-nnsen imⁱ ur sein wⁱ ara sen yinin:
ur ṭṭagadut, wala wⁱ aa yḥunen fell-asen. Urasen yeṭṭak
yiwen talqimt ur ezrin, ur asen yeqqar yiwen awal ur
eslin elyaci. Imcumen, win tufid a deg-sen-t yesres,
lmumnin adagaden deg-s Rēbbi.

Ma nnuyen-d ed-walebced, eṭṭelmyak a d-yuyal fell-
asen imⁱ ulac yemma-s ney baba-s ara d-yalln awal-is.
Ma yella di-lhemm, a deg-s yemmet, imⁱ ulac baba-s ney
yemma-s i-w^m ara d-ergagi tasa, a t-id yessuks a lu-
kan ukan. Ma yeewweq di-rṛay, ur yesei wⁱ ara t-id yes-
sefrun si-baba-s ed-yemma-s akin.

Yeṣseb wawal en-tiggujelt ula i-tmesliwt. Igad
yesean elḥuf r-Rēbbi degg-ulawn-ennsen, ṭṭagaden deg-
sen Rēbbⁱ atas maḥḥi cwiṭ. Ma nnuyen-d d-ugujil n e y
yella kra d-emcaraken, meṭṭif a s yeddu yr-ugujil-en-
ni wala a s yeddu yr-es; meṭṭif a s yemmeḥḥ elheqq i-
netṭa wala a s-t yeḥḥ; meṭṭif adyesceddi fell-as elbaṭel
wala ad fell-as i t yesceddi.

fleur de l'âge; celui-ci quand il vient à peine d'ouvrir les yeux sur ce monde, tandis que celui-là meurt à l'âge mûr et cet autre, dans la vieillesse. Il n'y a pas de règle.

Il y a malheureusement des enfants qui perdent un de leurs parents, ou même les deux, à leur naissance. Combien dont le père est mort lorsqu'ils étaient encore au berceau, ou parfois même avant leur naissance. D'autres perdent leur mère alors qu'elle les nourrit encore. Pauvres enfants qui ne connaîtront pas l'amour d'un père ou d'une mère!

Aussi pouvons-nous être sûrs qu'ils apprendront dès leur enfance ce qu'est la misère. Ils seront méprisés. Partout, on les reconnaîtra : leur visage sera marqué de cette tristesse du début de leur vie; leur avis ne sera jamais pris en considération; leurs vêtements seront négligés, puisqu'ils n'auront personne pour les encourager, compatir à leur misère; personne pour leur offrir les petites gâteries inattendues, ou pour leur dire, à eux tout seuls, de douces paroles. Parmi les gens qu'ils rencontrent, ceux dont le cœur est dur les prennent pour cible de leur malveillance, les autres pour objet de leur pitié.

Si un malentendu survient, les torts retombent infailliblement sur eux, qui n'ont ni père ni mère pour prendre leur défense. S'ils sont dans la misère, ils y mourront, puisqu'il leur manque le cœur tendre d'un père ou d'une mère qui mettrait tout en œuvre pour les tirer de cet état. Sont-ils embarrassés pour prendre une décision? Personne ne pourra les conseiller comme eussent fait leurs parents.

Le nom même d'orphelin est pénible à entendre. Ceux qui craignent Dieu redoutent beaucoup de se rendre coupables envers eux et les prennent en pitié. Leur arrive-t-il d'entrer en contestation avec un orphelin ou de se trouver associés de quelque manière avec lui, ils préfèrent l'avantager plutôt que de chercher leur profit personnel : ils aiment mieux être lésés dans leurs droits que de lui faire du tort; ils préfèrent être victimes de l'injustice plutôt que de l'en faire souffrir.

Lhaşun, di-ddumit kamel, ka aya k yayen yesea tabburt, ar tiggujelt. Ið-hekkunyigad ijerrben: la m eqqaren: tiggujelt ur tessei la bab la tabburt: d asif ur netţunezgar. Agujil, ul-is ðima d amehzun: win t iluean adiru; tţaranatas sulawn-ennsen; tkeççm-iten tmussni yef-zik el-lhal; yeff-akken ð-eqqaren, ula d elmalayekkat di-ljemet, mⁱ ig-~~emut~~ win ney tin ara ð-yejjjen igujilen ileqqaqen, adrunt fell-as.

NNan-as: Acu k yecyebnen, ay-aggur?

yeff-udm-ik iban leygar.

D imeţţⁱ ugujil meskin,

Mi g-eţru, yeggunⁱ amnar.

La yeţru f-baba-s yemmut,

Ula wⁱ i s igen leqgar.

Adyezzel elmegget di-tqasetţ, adilin medden yak ersen, ar ed-suy teqcict, eny aqcic: Ay-ameezuz, a baba! ney: A tameezuzt, ayemma! ... kr^a ara yilin din a dd-iru, d wi-beeden ney ed wi-qerben, has adyili wi-sean tasa bbuzzal.

QQaren: Win' yeççan imawlan-is yeçça rrebh-is degg-ibbass. Has a t inin: d ayen yellan. Amek? M^a ur k ibudd baba-k ney yemma-k, wⁱ ara kk ibudden? M^a ur k ieuzz baba-k ney yemma-k, wⁱ ara kk ieuzzen? M^a ur k id yebdir baba-k ney yemma-k, wⁱ ara kk-idd ibedren? M^a ur ak yenni baba-k ney yemma-k ur eţţagad, wⁱ ara k-t yinin? M^a ur yerri baba-k ney yemma-k fell-ak elmeccad, wⁱ ara fell-ak-t yerren? Ulaç am elwaldin. Awufan kan adilin!

Enfin, dans la vie, toute difficulté peut être vaincue, sauf pour les orphelins. Que ne disent donc pas ceux qui en ont fait l'expérience ! Ils disent : La perte des parents est un malheur sans issue ; c'est un fleuve infranchissable. L'orphelin est toujours triste. Si on l'interpelle, il pleure et renferme en son cœur son chagrin : il fait bien jeune l'expérience de la vie. Aussi dit-on que même les anges dans le Ciel pleurent sur l'orphelin en bas âge, lorsque son père ou sa mère viennent à mourir :

Qu'est-ce qui te chagrine, ô lune ?
Sur ton visage paraît une ombre.
Ce sont les larmes du pauvre orphelin,
Qui pleure et attend sur le seuil :
Il pleure son père qui n'est plus :
Il n'y aura personne pour prendre soin de lui !

Un mort est étendu, au milieu de la maison : tous les gens sont là, près de lui, silencieux. Qu'un enfant, fille ou garçon, vienne à crier : O papa chéri ! O maman chérie ! tous se mettront à pleurer, étrangers ou proches parents, même les cœurs les plus endurcis.

On dit : Celui qui perd ses parents a tout perdu d'un coup. On peut le dire, car c'est la vérité. En effet, si ton père ou ta mère ne sont plus là pour te gêner, qui sera aux petits soins pour toi ? Si ton père ou ta mère ne sont pas là pour te choyer, qui le fera ? Si tes parents n'évoquent pas ton nom, qui parlera de toi ? Si ton père ou ta mère ne sont pas là pour t'encourager, qui le fera ? Si ton père ou ta mère n'écartent pas de toi les malheurs, qui les éloignera ? Personne ne peut remplacer les parents. Puissent-ils ne jamais mourir !

Tiggujelt en-teqcict
teşseb hır en-tiggu-
j e l t b b e q c i c

Teweer tiggujelt la ff-ecic
la f-teqcict, lameen^a igg-ec-
ban tiggujelt en-teqcict, ur

telli. Qqarın-as : Arrac, am-yirden bbaluđ : mi ylin, ad-
ekken. Has adyilⁱ iædda fell-asen elhemm di-temzi,
ceffun-as mi meqqrıt, adæmren, adezzuzfen elhif yef-
yiman-ennsen. Yella tmeæ ađ-effyen, adifn igad yesean
ibabatn-ennsen ettyemmatin-ennsen, imⁱ igujilen ur es-
ein wi ff ara tteklen. Ma yella wⁱ i sn ihedmen eccerr,
ceffun fell-as, d lewhayem. Mig-ebbđ ufus-ennsen s i-
mawn-ennsen, a s-t errni-babis s-umud u-lufa. Ma d el-
hır, akkn-enmiden : win sen-t ihedmen, adecfunfell-as.
Yedha-d elhal ttuyadn ula d arrac mⁱ ara ggujlen, mee-
ni, ihı! nitni cwıtn-eccedda : mi tn efkan etmentac n-
esna d asawen, adzemren i-yiman-ennsen : ur eclisen la
di-baba-t-sen la di-yemma-t-sen.

Asyah en-teqcicin wehd-es : mi ggujlent, adrun-
t fell-asant ettjur, adernunt lehjur. A Rebbi, teylebd-
ay! A t ebdunt etlufa si-temzi, awi-d m^a ur t tebbⁱ ak-
ken alamma tmeqr-is ! Mi mezziyet, atteggani ; mi tebbed
yef-tizi n-ejjwaj, uryelli wⁱ ara t yessieezzen, wa la
wⁱ ara t yesmeyren degg-ehham-is, imⁱ ig-essiezzen ta-
wellit, d elwaldin-is. Ur tessi, meskint, wⁱ ara ybed-
den fell-as.

D argaz ney tmeqtut, mi kkern adennten, iđ-ejja-
jand leylila⁽¹⁾ : taqcict : adeşweşsin haca f-yess-en-
sen : ađ-ejjen lehramd asettaf, akkn i tmeqtaten s-wey-
bel-emnsent.

Tigujilin twaheqrent uladi-jjwaj. Akkn i s eqqa-
ren : Agujil, am lehmegga⁽²⁾ : ala aerdⁱ i t ineffqen!

Etre orpheline est plus dur encore que d'être orphelin.

Il est pénible d'être orphelin aussi bien pour un garçon que pour une fille, mais rien ne peut être comparé à l'état d'une orpheline. On dit: Les garçons, c'est comme les grains de blé qui tombent dans la boue: après s'y être enfoncés, ils lèvent. Ayant connu la vie dure pendant leur enfance, devenus grands, ils se souviennent et savent économiser, secouer leur misère. Il est même probable qu'ils finiront par surpasser ceux qui ont eu leurs parents, car eux n'ont eu personne sur qui s'appuyer: si quelqu'un leur fait du mal, ils s'en souviennent, c'est incroyable. Quand ils seront capables de "porter leur main à leur bouche", ils sauront rendre à l'intéressé une pleine mesure. Il en sera de même pour les bienfaits et ils en garderont bon gré à leur auteur. Il est évident que même les garçons attirent la pitié publique lorsqu'ils deviennent orphelins. Mais, non! pour eux, l'infortune n'est pas aussi lourde. Quand ils atteignent dix-huit ans ou plus, il leur est possible de se tirer d'affaire par eux-mêmes et ils ne se soucient plus de l'absence de leur père ou de leur mère.

Pour une fille, le désastre est indicible. "Quand elle perd ses parents, les arbres et les rochers même en versent des larmes." Sort cruel mais incontestable, elle fait dès le jeune âge l'apprentissage du malheur et plaise à Dieu que ces peines ne l'accompagnent pas jusqu'à ses vieux jours! Dans ses premières années, elle est à la merci des autres. Au moment de son mariage, personne ne cherchera à lui attirer l'affection ou la fierté d'une famille à qui s'allier, car il n'y a que les parents qui sachent faire valoir une fille. Elle n'a personne pour veiller sur elle.

L'inquiétude d'un homme ou d'une femme en mourant va tout entière à leur fille. Toutes leurs dernières recommandations la concernent. Ils appellent la malédiction sur ceux qui la maltraiteraient et ils meurent en emportant ce souci dans leur tombe.

Les orphelines, en effet, sont méprisées même pour un mariage. Ne dit-on pas: l'orphelin est comme la viande de ses bêtes mortes non égorgées: il n'y a que

(1) leylila: angoisse lancinante (et son objet), chagrin, regret. Ex.: Yiwet tejwey di-lberçani; as tini: Ur eqiq degg-acemma: win-ajjiy d leylila-w, haca yemma, je n'ai qu'une seule inquiétude: ce que devient ma mère.

(2) lefmeqqa: viande d'une bête accidentée et achetée par les amis ou le village pour venir en aide au propriétaire. Symbole d'un geste qui coûte, que l'on fait à contre-cœur, d'un objet de mépris.

Ħaca ma lall-is, yewt-iġ s-ubeqqa-ya, yull-iġ es-wa, teffy-ed tezyen, tesa sşura : tin, ħas ttagujilt, ur te-
 tħuġ ara. Acimi neqqren tagujilt? Im¹ ula wi t-¹id i-
 bidden.

Lameena, ulamma neqqar akka, 'asm¹ ara fuġken el-
 mumnin, a tenger eddunnit !' Ac-ħali tent yettayan bed-
 demma ff-udm er-Ĥebbi, imi ttagujilt. Deesun yer-Ĥeb-
 bi¹ a tent imelleħ. QQarn-as dayen : imi ttagujilt, tedeen
 i-lħif, atezzinz i-yehf-is.

Mi tebbed etgujilt s aħħam-is, ma tşebħ-ed di-lmu-
 mnin, a s ħedmen ala lħiri-wudem er-Ĥebbi. Ħas fell-asen
 a t telfen ny a s ħedmen elhemm, a t ejjeni-wudm er-Ĥeb-
 bi, im¹ ur tesa hedd. Ma tşebħ-ed degg-igad ur nessin
 Ĥebbi, d amcum fell-as. A t rekden, a t dullen, adremnun
 kandeg-s. Ħaca ma yneem-iġ Ĥebbi, tteddu di-rrda-nnsen,
 ney teweer, terna-ten. Ma ulac, dima atettawi tama tar-
 qaqt ; ar assm¹ ara d-iferreġ Ĥebbi fell-as, atese^u ar-
 raw-is ara s yessawalen 'A yemma!' atettu nca lħeh tig-
 gujelt-is.

Acimi qqaren : tiggujelt s-yem-
 mak igweeren ħir ma s-baba-k?

Tgujulen medden s-baba-t-
 sen ney s-yemma-t-sen, ney

tikwal s-baba-t-sen s-yemma-t-sen. Ahlil! Yeweer y a k.
 Lwaldin, ur ten yessager hedd. Ma yeggjel es-baba-s,
 w¹ ara t-¹id yesnekren? W¹ ara z-d yawin errbeh? Meeni,
 yeff-akken d-eqqaren, tiggujelt s-yemma-k a bna dem tħulef,
 imi tasa n-etyemmatin tħulef : s-yur-Ĥebb¹ i d-usa. A yen?
 Ma temmut yemma-s, baba-s, ma zal tetkaw teħmir t uzekka
 ggemma-s, m¹ ara d-yernu lalla-s dya ya-mbab, lħiri si-lji-
 ha-s, d elħir kan! Baba-s d acu yezra ma mmi-s ney yel-

les très braves gens à en acheter! A moins que, Dieu la frappant d'une main et la caressant de l'autre, elle n'ait reçu en compensation la beauté, la grâce. Alors, on ne tiendra pas compte de ce qu'elle est orpheline. Pourquoi méprise-t-on ainsi la fillette sans parents? Parce qu'il n'y a personne pour s'occuper d'elle.

Quoi qu'on en dise, "quand il n'y aura plus de braves gens, ce sera la fin du monde", combien la choisissent exprès, par pur désintéressement, précisément parce qu'elle est orpheline, et ils demandent à Dieu de lui garder tous ses charmes et toutes ses qualités; parfois ils disent: Puisque c'est une orpheline, habituée à la misère, elle saura courber la tête et supporter.

Quand une orpheline est arrivée chez ses beaux-parents, si ce sont des gens de bien, ils ne cherchent que son bonheur en vue de Dieu. Même s'ils avaient envie de la renvoyer ou de lui faire des reproches, ils la garderaient, pour les mêmes considérations, puisqu'elle n'a personne. Mais, si elle tombe chez de méchantes gens, malheur à elle! Ils la mettront sous leurs pieds et ajouteront les humiliations à ses malheurs, à moins que Dieu ne l'aide, par spéciale faveur, à se soumettre à leurs volontés ou que, sachant elle-même s'imposer, elle arrive à se faire respecter. Elle n'a qu'à prendre la petite place et attendre que Dieu la favorise en lui donnant des fils qui l'appelleront maman. Alors seulement, elle pourra oublier son sort d'orpheline.

Pourquoi dit-on qu'il est plus dur d'être orphelin de mère que de père?

On peut être orphelin de père ou de mère, parfois de père et de mère à la fois: quel malheur dans

tous les cas! On n'est jamais fatigué de ses parents. Celui qui a perdu son père, qui l'élèvera? Qui lui assurera le succès? Mais, d'après ce qu'on dit, être orphelin de mère est un malheur sans égal, car l'affection d'une mère n'est à nulle autre comparable. C'est Dieu même qui l'a faite.

Pourquoi disons-nous cela? Une femme vient-elle à mourir en laissant des orphelins, le mortier de sa tombe n'est pas encore sec que son mari a déjà pris une seconde femme et attendre quelque bien d'une marâtre, c'est inutile. Le père peut-il se rendre compte si son fils ou sa fil-

li-s di-lħir ney di-lhemm ig-ella? Niç, yenna-yas : Ay-ar-gaz, ay-ameybun, ikessendi-leħl^a am-serdun! Yerna, ħas yella-yas elħir degg-ul yeř-warraw-is imezwura, a ð-as et-meħut, a s treqq^u ala ff-erbib ney tarbibt, atekkat ħaca ma terra-tendegg-ul m-baba-t-sen d qedrand-ilili. Ulanma neqqar akka, ħalak a ð-yemlil baba-t-sen d-elmumen, a sen teħdem elħir. Lameen^a ar tesen neħtat dderya, ur ten tes-sadal arad-yerbibr-is, d elmuhal! Ya-luħan attili tta-lewliħ. Akkn is yenna CCiħ Muħend : eerċey adeedley ayn urwey d-wayn ur uriwey, tuġi tasa-w!

Yenna-k, ma yemmut baba-k, ateqqim fell-ak, la-ðya ma d aqcic, (ula ttaqcict,) ħaca m^a ur ħ-idd iħaħ ara. Atsemmed yal d elħif adiseedi fell-as, awi-ðkan ur tbeħ-ħ^u ara d-warraw-is, ur tn-id-ejja ħ^a ara s ifassen em-med-den. Ac-hal ent-tilawin ig-berran di-lwaldind-imawlan-enn-sent eela-jal ħ^obarrow-ennsent! A s efken snat tseqqar, yiwet ħ^obarrow-is, tayed imawlan-is, nitni byan a t-idd a-win a ħ efken ateiwed ejjawaj, neħtat i-lmend ent-tasa-s a-tejmeħ t tin ħ^obarrow-is. Adqerřcent acebbub adeqqiment f-edderya-nnsent!

Tejjet yiwet, am-teftilt l-leħrir, f-yiwen weqcic. Sked ank ur yeerid baba-s ed-yenna-s a t tejj, ulac : ermtin ternuħ-en tin! Maççi d yiwet.

Hekkun-d yeħ-yiwet tejjet mezziyet, emmi-s samayen fell-as. Tebbi-ð emmi-s yul-leħl-is. Yefka-ħ baba-s teawd ejjawaj. Akken ttizi f etger aħar-is di-rrkab, isuy-eħ emmi-s di-dduħ. Tekks aseberber, ters-eħ, teħhed Rebbⁱ ur ternⁱ argaz yeħf-emmi-s akka ħ ma-zal di-ddumit.

Lħaşun, yeħf-akken ð-eqqaren, — nekk a yi-mneħ Reħ-

le sont bien traités ou non? Ne dit-on pas : Pauvre homme qui passe sa journée aux champs comme une bête de somme? Il a beau ne vouloir que du bien à ses enfants du premier lit, sa nouvelle femme trouvera toujours à redire sur leur compte et ne s'arrêtera qu'après les avoir rendus odieux à leur père. Cependant, nous le savons, il peut se trouver qu'un père rencontre une femme ayant bon cœur et ne cherchant que le bien des orphelins. Mais, lorsqu'elle aura ses propres enfants, elle ne les traitera pas comme ceux de son mari : ceci serait impossible, même si cette femme était une sainte. Chikh Mohand ne disait-il pas : J'ai essayé de traiter également mes propres enfants et ceux des autres : mon cœur s'y refuse !

Si le père meurt, la mère restera sans se remarier, pour se dévouer à son enfant, surtout si c'est un garçon, (mais même aussi s'ils s'agit d'une fille), à moins que cela ne lui soit impossible. Elle accepte de subir toutes sortes de misères plutôt que d'être séparée de ses enfants et de les laisser aux mains d'étrangers. Combien de femmes résistent à leurs parents qui veulent les remarier, uniquement à cause de leurs enfants ! Qu'on donne le choix à une femme, entre ses enfants ou le nouveau mariage que désirent pour elle ses parents, son amour maternel optera pour ses enfants. Elle se ferait couper les cheveux pour pouvoir rester près d'eux.

Une femme, belle comme un écheveau de soie, devint veuve et restait avec un unique fils. Que ne firent pas son père et sa mère pour la contraindre à l'abandonner ! Ce fut peine perdue... Et, que de cas semblables ne pourrions-nous pas trouver encore ! Ils sont nombreux.

On raconte qu'une jeune veuve avait un fils de deux ans. A la mort de son mari, elle revint avec lui chez ses parents. Son père l'ayant remarriée, au moment où elle mettait le pied à l'étrier, son fils qui était au berceau cria : aussitôt, enlevant le voile qui la couvrait, elle mit pied à terre et jura de ne jamais se remarier, à cause de son fils.

Bref, d'après ce qu'on dit, — car, moi, je n'en ai pas fait l'expérience : Dieu m'en préserve ! —

bi, ur jerreby ara! - win ara d-yeqqimen s afus gga-m-
 bab, adyili Rēbbi yid-es! QQařenma tura di-bnadem tigg-
 gujelt, ma d lebyⁱ adilin ak, m^a ulac mettif adyeggujel,
 es-baba-s wa la s-yemma-s, la dya ma ttaqcict. Ayagi, cuk-
 key d awal kan. M^a attşerđ ig-eweer mⁱ ara yini bnam i-
 wayeđ: ammi-s en-tajjalt! Ma d lebyⁱ, adilin i-sin. Nekk
 cubay elwaldin am esnat wallen: mmer yettaf bab-is, ur
 tedderyil ula yiwet, ney tin yedreylene ak ethaşş. Ma d
 medden eqqařen: Win i-wi mi yekkes baba-s, ur as yehdim
 ara; win i-wi mi yekkes yemma-s, ur as yejjⁱ ara.

S-yur-Rēbbi, ism eggemna-k, a bnam, eeziz kan, la-
 dya f-teqcict. Ac-hald abrid, mⁱ ara tfukk etmettut si-
 ddunnit, etcab, tekkeckec, arraw-is ruhen mutlen-đ-id,
 lameena has akken, a ten tafed la deşsun i-yemma-t-sen
 a syernu Rēbbi cwit. Mi tnudađ f-essebba bbannect-a, a
 k inin: Ism eggemna, a t ig Rēbbi d lehmeġga, has atti-
 ltticcict (3) di-lhid, tecqa-yay: a t neđwalⁱ al^a awa-
 li. Mi teggujel teqcict, lehdur-is haca f-baba-s ney yem-
 ma-s; ma d eccna-s, akken-nniđen: yenna-yas:

A tameezuzt, a yemma,
 Ism-im iyab, tur^a ulac.
 Amkan-ennⁱ i g tetyimid,
 La t essefqadey Kull-ass.
 Mi sliy wi-ndehn "A yemma!"
 Krefy afud(4) i-tnehsas.

Lhaşun, ma d isefra, maççi d yiwen, imi m-kull-ha
 yessefruy yef-ka ihemmel, yeff-ayn iemern ul-is, yef-ka
 yetmenni, yeff-ayen tidurren.

Akka ihi, s-yur-Rēbbi, "ism eggemna yessidir mebla

que Dieu vienne au secours de celui tombe entre les mains d'une belle-mère! On dit: si quelqu'un est destiné à devenir orphelin, (bien qu'il soit plus souhaitable que tous les parents vivent,) il est préférable qu'il perde son père plutôt que sa mère, surtout s'il s'agit d'une fille. Mais, ne sont-ce pas là que des paroles? Si vous saviez comme il doit être pénible de se faire dire: Hé, fils de veuve! ou: O fille de veuve! Le mieux, bien sûr, serait que ni l'un ni l'autre des parents n'ait cessé de vivre: je compare les parents aux deux yeux: nous n'en voudrions pas perdre un sur les deux et si nous le perdons, il n o u s manque bien. On entend dire pourtant: Dieu n'a rien enlevé à celui qui a perdu son père, mais il n'a rien laissé à qui perd sa mère.

Le seul nom de *maman* est cher à tous, surtout à une fille. Combien de fois n'a-t-on pas vu de ces femmes âgées, décrépites, chenues, ratatinées, dont les fils étaient presque eux-mêmes des vieillards, et qui demandaient à Dieu de leur conserver leur mère encore un peu. Si nous en cherchons la raison, on nous dira: La mère, même si elle est devenue pénible et presque répugnante, si elle reste dans son coin comme une pauvre chose, sa seule présence est un réconfort, un soutien! Lorsqu'une fille devient orpheline, elle parle sans cesse de son père, ou de sa mère, même dans ses chants:

O *maman* chérie, Ton nom a disparu;
L'endroit où tu te tenais, Je reviens le voir à cha-
Quand j'entends appeler "*maman*", que instant.
Je me replie sur moi pour mieux sangloter!

Ce ne sont pas les poésies qui manquent puisque chacun compose des vers sur ce qu'il aime, ce qui l'intéresse, ce qu'il désire ou ce qui le peine.

C'est Dieu qui l'a voulu ainsi: "le seul nom de mè-

- (3) *ticcict* : a/ *ticcict el-leid*: mélange de bouse de vache et de sang du mouton de la Fête: appliqué sur le mur, dans un coin de la maison, on ne s'en occupe plus;
b/ *ticcict n-ezzbel*: mélange de bouse de vache et de graines de tomates qui se conserveront ainsi jusqu'aux semilles; appliqué aussi sur un mur.

Emplois par dérivation: - *aqadum-is am-ticcict*: il a un teint ter-
reux; - *ayrum-agi yekker ticcict*: cette galette a collé au fond du plat et commençait à brûler; - *tekker ticcict deg-s* (ou:) *tuli-t ticcict i-lefdan*: il est très sale, tout crasseux...

Sens supplémentaire très différent en certains points: At-*aisi*:

- *ticcict el-lketjan*: éclat d'un tissu neuf ou repassé;

- *yebbi-d ticcict tazeggart eff-udm-is*: il a le teint rose et frais.

(4) *afud* : pl.: *ifadden* : l'ibia; chose dure et très solide.

- *afud bbesyar* : bûche, souche ayant beaucoup de noeuds et très difficile à débiter;

- *argaz-agi d afud* : c'est un homme très fort.

kla." Ay k iħuħsen di-ddannit, a win tħuħħ yenna-s taħzizt!

Lwaldin elħan, ula ħas di-l-yeħd n-eħreħba. At-zik tħabin tagujilt a tħ ayen imi s eqqaren: ur tessid wi tħ ireħban. Ma tufid taħciħt ur yemħin wara deg-s, fiħel ma testeħsaħd: eħħu kan ur d-ekkir ara f-yenna-s. Ma tufid-t yeqqur uqerru-s, ur tetħtaħad ur tetħkukru, teħsid d yelli-s en-tajħjalt, ur t-idd ireħba ara ba-ba-s. Ula d arrac akkn emiħden: emmi-s en-tajħjalt yeħban: ħaca ma yufa-d jeddi-s neħ leħmun-is yehfed fell-asen. M^aulac, ur yeħħissin elmizan wa la taħbaylit, ur itegg elħilaf ger-weħbib ed-weħdaw.

re fait vivre sans manger." Que ne te manque-t-il pas dans la vie, ô toi qui as perdu ta mère bien-aimée!

Les parents sont nécessaires aussi pour la bonne éducation des enfants. Autrefois, on redoutait de demander une orpheline en mariage: elle n'a eu personne pour la dresser, disait-on. Sur une fille qui n'est bonne à rien, inutile de se poser des questions: elle n'a pas eu sa mère. Est-elle entêtée, effrontée? il est permis de supposer que c'est la fille d'une veuve: elle n'a pas été corrigée par son père. Il en est de même des garçons: le fils d'une veuve est facile à reconnaître, à moins que, par chance, il n'ait eu un grand-père ou des oncles près de qui apprendre à vivre; sinon, il n'aura pas le sens de la retenue ni de l'honneur et il traitera de la même façon amis et ennemis.

C.E.B.F. At-Mangellat

3^e trimestre 1957

LE PÉCULE CLANDESTIN DES FEMMES

T A ε E Z Z U L T

Tæezzult d ayen teffrett etlawin i-yman-ennsett, hedd ur yeelim. Tamettut, ma tesse^a æezzul, ur tesse-lam yiwen.

Ansⁱ i sett-id-tekk ? LLatt tid itekksen si-lerzaq bbeh-
ham ney segg^o-ayen weessatt : tfa-
rašen kan. Lameena, maççⁱ ala di-tukkerd^a i d-tekk et-
eezzult. LLatt tid yettebbin iwtal, tiyuzad, itbiren,
lebrak. Tcarakett elmal, am tihsⁱ, ara sett yessefrur-
hen, ney tayaç. LLatt tid i tt-id yethellin s-etfucal i-
yalln-ennsett : zettett itrikuyen s-lijara, izeçwan. Ti-
yid, d ayen ttezzutt eg-tebhirin-ennsett i znuzutt. LLatt
tid yethawacn aze mur, tazart. Achald yiwti d-yebbin
tacekkart ifelfel, a tesseyrett, a tgezmett ; ni g-eç-
qur, a t ezdet adyajew d awren : wagi, atas el-lfayd^a
ig-esea. Lhasun, maççi d yiwen.

Taqciçt m-ara tinzi, s-elhedma-s ney segg^o-ayn i s etta-

Le PECULE

Cette courte étude essaie de montrer un aspect de la vie familiale par lequel la femme kabyle tente de prendre une partielle revanche sur l'insécurité ou risque de la maintenir son état social.

C'est le témoignage spontané d'une jeune fille sur des coutumes extrêmement vivaces et d'une grande importance dans toute vie de femme en Kabylie.

L'auteur a négligé de montrer qu'une certaine évolution familiale - surtout quand le jeune ménage est relativement indépendant, - commence à modifier cette situation. Les cas relevant de cette innovation lui ont semblé encore très rares, voire exceptionnels. Cependant, elle entrevoit, dans sa conclusion, l'importance des ressources de l'initiative féminine qui, bien orientée, serait capable d'aider à d'heureux résultats en amenant le mari à plus de confiance et de respect. Encore faudra-t-il que la femme comprenne où est son devoir et son vrai bonheur.

Le PECULE est ce que les femmes mettent en réserve pour elles-mêmes sans que nul ne le sache : celle qui se constitue un pécule ne le dit à personne.

De quoi est-il fait? Il y en a qui dérobent, dans les provisions de la maison, nourriture ou autres, tout ce qu'elles peuvent : elles profitent autant qu'il est possible. Cependant, ce n'est pas toujours de larcins qu'est formé le pécule. Certaines femmes élèvent des lapins, des poules, des pigeons ou des canards ; elles possèdent, à moitié, du bétail : un e brebis ou une chèvre, qui produiront. D'autres se le procurent par leur travail : elles tricotent ou font du tissage aux pièces, ou encore elles cultivent un jardin dont elles vendent les légumes. D'autres encore vont glaner, après la récolte, olives ou figes... Assez souvent, on en voit qui achètent un sac de piment : elles le font sécher, le préparent ; quand il est sec, il est vendu en poudre : ce travail donne un bon bénéfice... Enfin, les petites industries ne manquent pas.

Pour la fillette, c'est aussi par son travail ou

ken, i tbeddu tæzzult-is. F-elmital, ma tuy-ed ta-
fruht, a t trebbi; mi meq̄q̄ret, a z-d-esu timellalin,
a tett tezzenz.

Tella yiwet teqcict, cerken neṭṭat d-eḡma-s akra-
ren, armi ssawden tiqedeit h-hemsa ney ma setta.

Ma ṭtura, degḡ-asmi qqaret tullas, haṭi ttin ara
tafed tesuzzul, haca ma tufa-d yemma-s; wanag tihda-
yin yeyran, ur ṭhemmimett ara ar-tæzzult, eela-haṭer
edhaṭ g-leqraya ak̄ d-wayen heffdet din. D acu-t kan?
Aheggi! Dayem taqcict teṭheggi lqecc i-yman-is.

Ma-siwed tekcem ihhamen em-medden, has ur twessa^a
ara, yili sawwqen-t yemyaren, akken yebuyili, tezmer
i-cwiṭ yer-wergaz-is ara s yetṭaken ssa^a ar-da cwit gge-
drimen.

Lecwam imezwura, ur seeutt ara atas, meena, semmal aṭ-
ṭesserkad etmeṭṭut tiqejjirin-is gḡ-ehham, semmal aṭ-
teṭhemmim ar-tæzzult-is: a s teqqar: ula d nekk d ee-
li ggiman-iw! Aṭezzenfufur ssa-w-essa ayen mi twessa,
meena, atas tid yejjajawen lerzaq bbehham ney yetṭak-
ren i-yergazn-ennset. Tilawin, di-meyy^a a d-ekksed yi-
wet ur nesiⁱ ara asezzul.

F-elmital, ma sean lerzaq, yili tamyaṭ tefka-yas
ahham, acu ara teḥdem teslit emm-uezzul? A d-jib taḥ-
bibt n-esseḥḥ, ur t enkeccf ara, eela-haṭer s-tuffra i
jjajawett etlawin, mulat a s initt teḥla ahham-is. Ti-
kwal-enniḍen, d yemma-s i s yejjajawen; meena, m-ara
ṭheddem akka tmeṭṭut, tijiratin ara t iwalin a s initt:
Tihin, taḥhamt-is f-erur-is amm-uearus! eela-haṭer ti-
lawin merra, ur astt ikeccm ara wehham ul hacama seatt
edderya. Ula d akken, ur ṭkalett ara ff-ergaz: amm-ak-

par l'argent que lui donnent ses parents que commence son pécule. Elle achètera, par exemple, une poulette, l'élevera avec soin et, quand elle en aura des œufs, elle les vendra.

Une petite fille, associée avec son frère, avait réussi à posséder un petit troupeau de cinq ou six moutons.

Mais, actuellement, depuis que les filles vont en classe, rares sont celles qui se font un pécule, si, du moins, elles n'ont pas une mère pour leur donner l'exemple : elles ont, en effet, l'esprit occupé de l'école et de leurs études. Que leur reste-t-il ? Le souci de leur trousseau : cela, une fille y pense toujours.

Une fois entrée dans une nouvelle famille, même si elle ne peut rien prendre, au cas où ses beaux-parents la surveilleraient, elle parviendra, de toutes façons, à mettre de côté un peu de l'argent que, de temps en temps, son mari lui donnera.

Les premières années, elles n'ont pas grand chose, mais plus une femme prend pied dans la maison, plus elle pense au pécule. Elle se dit : je ne dois pas m'oublier ; alors, elle dérobe adroitement ce qu'elle peut. Nombreuses sont celles qui revendent une partie des provisions de bouche de la maison ou volent leur mari. Sur cent femmes, une seule, sans doute, n'a pas de pécule.

Si la famille a de grosses provisions et que la belle-mère fait confiance à sa bru, que fera celle-ci pour peu qu'elle pense à un pécule ? Elle tâchera de se faire une amie sûre, qui ne la trahira pas, car le petit commerce, entre femmes, se fait en cachette pour éviter de faire dire que la belle-fille vide la maison ; parfois, c'est sa mère qui se chargera des ventes. Mais, quand une femme agit ainsi, les voisines s'en aperçoivent toujours et disent : celle-là, elle fait comme l'escargot : sa maison, elle l'a dans le dos ! Les femmes en effet ne prennent à cœur les intérêts de leur maison que lorsqu'elles ont des enfants, et encore n'ont-elles que très rarement con-

ken qqarett sut-Bu-Nuh : Argaz, m-rur tessidd ara azekka-s,
ur heşşb ara tasaruţ inem!

Ula ttilawin yesean edderya, seessutt asezzul, eela-ha-
ter dehhuţ, yernu wagi d elferd f-etmettuţ. Dacu yet-
tawin tilawin s asezzul? LLatt tid hersenyergazn-en-
nsett : mara d-awin enneema, aseqqi, isyaren, ezzi...
Niy, ayagi yella wayn i t yettabasen! Ihi, tamettuţ
yellan akka gr-iyuraf, ilaq-as aţsesuzzel : delheqq-
is : tiqaqqacin bbeħham ala nettuţ i tett yeżran; yer-
nu, maççⁱ akken yetwali wergaz i tetwali tmettuţ. Ta-
mettuţ i d-itekksen d nettuţ, demney-ţ ar asezzul-is
s aħham i d-yettuţyal, a-hater aţtekkes da, a d-err ar-
da. Tamettuţ iheddmen akka, ulac fell-as eleib. D ec-
cerţ, meddn ara t iwalin a s inin: thellu aħham-is,
meana Kull-wa ayg-ezra d aħham-is. Amm-akken qqaren:
ihhamen d iserfufen! Tamettuţ, ur ilaq ara aţseses-
lam argaz di-mkull-ci, eela-hater irgazen, yetyid-i-
ten ecci.

LLatt diyen tid yeseuzzulen m-rur essitt edderya, yili d
irbiben. Tigi kkatett tannurt i-weħham, thebbireţkan
i-rriħ-ennsett. Aħham i tett yesean ur ireffd ara ta-
qerruyt. Zraţ ulac elħir gg-erbiben, yernu ur asett
yesmir ara igzel weħham. QQarett-as : Nruħ-eđ am-ezzer-
zur : anehweş kan azemmur! mehsub, ala ayenççatt, el-
satt, keddsett ay ħalasett ; ayn-enniđen d akelleħ. Ac-
hal d yiwet ur nħeddr ara mađⁱ ula tħamdeţ bbergaz-en-
nsett : sawed yessufy erriħ, nutetti akkn ara ddutt yid-
es. Tigi, ma jemeett cwit weqbel, mesdurit, eela-hater
ac-hal d yiwet ig-settben, ħedmett aħham s-enneyya, as-

fiance en leurs maris : comme disent les femmes de Bou-Nouh : Tant que tu n'as pas tassé la terre sur la tombe de ton mari, ne compte pas que la clé soit à toi!

Même les femmes qui ont des enfants se font un pécule : d'abord, c'est pour elles une distraction, et puis, cela leur devient pratiquement une nécessité. Qu'est-ce qui les y amène? Parfois, les maris les y obligent : quand ils ont apporté à la maison le grain, quelques légumes secs, du bois, de l'huile, ils croient facilement que cela suffit; et pourtant, il faut bien autre chose! Alors, la femme qui se trouve ainsi aux prises avec mille petites difficultés doit mettre de côté: c'est normal. Toutes les petites choses dont peut avoir besoin un ménage, c'est elle qui les connaît et l'optique de l'homme n'est pas la même que la sienne. Pour une femme qui est vraiment maîtresse dans sa maison, je puis assurer que le pécule profite directement au ménage: la femme prend alors d'un côté pour replacer d'un autre : elle n'est pas alors à blâmer. Certes, les gens qui la verront agir ainsi diront : elle vide sa maison, mais chacun connaît d'abord ses propres affaires. Les maisons, dit-on, sont des gouffres. La femme ne doit pas tout dire à son mari, car les hommes sont chiches.

Certaines femmes n'ont pas d'enfants mais ont à élever des enfants d'un premier lit et se font un pécule. Celles-là ruinent proprement leur maison, en ne pensant qu'à elles-mêmes. La famille qui les a reçues ne sera jamais riche. Elles savent qu'on ne peut attendre de reconnaissance de ces enfants, aussi leur cœur ne s'attache-t-il pas à cette famille. Elles se disent : Nous sommes arrivées comme les étourneaux : dévastons les oliviers! Elles n'auront que ce qu'elles auront su prendre pour manger, s'habiller et grappiller : le reste ne vaut pas la peine. Combien, en effet, n'assistent même pas à l'enterrement de leur mari : dès qu'il est mort, elles doivent aussi quitter la maison. Alors, si elles ont un peu ramassé auparavant, elles ont eu raison; car beaucoup auront peine, auront travaillé honnêtement

mi jlett, ffyett tifettusin f-etqerruyt-ennsett: imir, tu-
sa-d tin iyellten s-yides, nutettⁱ adeskadett! Tigi ad-
yili Rēbbi di-leawn-ennsett! Lameena Sidi Rēbbⁱ ur tett
yejjaja^a ara : ur yehliq ḡḡ-ay g ideggee, b-ehlaf win
mi yga ttawil.

Tamettut ur neseⁱ ara dderya dima tesuzzul, eela-haṭer
teqqar-as : maḡḡi ynu aḡḡam : ersey-d Kan d elmersul:
ass-a lliy, azekk^a ulac-iyi. Tigi, ḡas eezizit ar-at-
wehḡam nḡ ar-wergaz, ul-ennsett ur yethemⁱ ara, tceq-
qiftt-ed dima ḡḡ-ergaz, kennzett elfetta, adrim, leḡrir,
elḡaṡun ayen weṡsett, a t ekett i-yemma-t-sett, qqart-
as : d ay^a i nerbeh!

Meena, llatt tid iheddmen aḡḡam s-enneyya. Tidak,
ttid mezziyen : ḡas ruḡett ḡḡ-ehḡam-enni deg settbett, ur
ecqitt ara : zḡatt adeiwdett aḡḡam-enniḡen. Sidi Rēbbi
yetheggi-yastt-id talmaḡ g ara ksett ur ebnitt.

Aḡḡam deg yella lwacul yili eumett etlawin, m-kull-yiwet
d akken tesuzzul. F-elmital : ma mḡemmalett snat tm-
din, zemrett adejjijwett s-tuffra. Dima, isezzlen bbeh-
ḡam el-lwacul tekken-d si-tukkerḡa. Dinna ead, m-kull-
yiwet d ayen mi tweṡṡa; yernu wa ykerrez ar-elḡerb, wa
ar-eccerḡ, beeda ma seatt yess-ennsett tilmezyin, a sett
eḡheggitt ; akken, asmⁱ ara jewjett, kull-cⁱ adyewjed.

S-ennig wayagi, irgazen bbehḡam el-lwacul tculḡan:
dya tilawin ttamḡunduqett. Tikwal, maḡḡi d anejmus Kan
i jemmett : ttayett-ed ayn i sett uḡin yergazn a t-id
ayen, nḡ ayen deg deḡḡsett, am elqahwa : llatt tid ten-
ted : zemrett adezzenzett taqerruyt-ennsett akkn a t-
id ayett, eela-haṭer tessett-eḡ geddac d abrid deḡḡ-ass.

pour leur maison : devenues veuves, elles doivent partir les mains vides : une autre est venue profiter sans fatigue et elles n'ont qu'à regarder : que Dieu leur vienne en aide ! Mais, Il ne les abandonnera pas : "Il ne crée rien pour l'abandonner ensuite : à chacun Il donne sa part."

Une femme qui n'a pas d'enfants se fait toujours un pécule car elle se dit, elle aussi : cette maison n'est pas à moi pour toujours : j'en'y suis qu'en passant. Même si la famille, si son mari l'aiment bien, elle n'est jamais tranquille : elle cherche à profiter le plus possible de son mari et met de côté précieusement bijoux, argent, soie, enfin tout ce qu'elle peut, et le met en sûreté chez sa mère, en se disant : c'est toujours autant de gagné.

Il y en a cependant qui se dévouent sincèrement à leur ménage : ce sont les jeunes qui savent que, si même elles doivent quitter cette maison où elles auront travaillé dur, elles en trouveront une autre : il n'y a donc pas lieu pour elles de s'inquiéter : Dieu leur fera trouver le pré verdoyant pour leur pacage, sans qu'elles y aient pensé.

Dans les familles où les femmes sont nombreuses, chacune grappille ce qu'elle peut. Sideux belles sœurs s'entendent bien, elles peuvent grouper leurs ventes clandestines. Les pécules qui se constituent dans les familles à femmes nombreuses proviennent toujours de larcins. Là surtout, chacune prend tout ce qu'elle peut : "l'un laboure à l'occident, l'autre à l'orient." Les mères qui ont de jeunes filles à marier préparent leur trousseau : ainsi, le jour du mariage, tout sera prêt.

De plus, dans les familles nombreuses, les hommes donnent avec parcimonie : les femmes, alors, s'entraident pour voler. Mais, ce n'est pas toujours désir d'amasser : c'est aussi pour se procurer ce que le mari hésite à acheter ou des denrées dont elles font un usage exagéré, le café, par exemple : pour certaines, en effet, c'est une vraie maladie et elles vendraient n'importe quoi, même leur tête, pour s'en procurer : c'est qu'elles en boivent sans arrêt.

ṬṬayett-ed diyen ayn-enniden i tt ihuṣṣen, amm-ifel-fel, eṣṣabun, lehrir, ak ayen yetḥaṣṣan ahḥam, maḥḥi d a-yen g i ggaren iman-ennsen yergazen.

Ticki d irgazen ig-eṭcuhun f-etlawin, imir d nuttettⁱ ig-eṭjihin. F-elmital, ma yebbi-d elgelba, nuttettⁱ adejjijwett emeṣṣ. Ayagi yewweṣ : d annect-a ig-esseylayn ihḥamen.

Irgazen merra zran seuzzulett etlawin, meṣna llan yigad yesneemalen ur walan ara : m-ara walin, f-elmital, tamettut i-yelli-s iwumi teṭheggi, dinna zrankan d nuttettⁱ ara yheṣlen : dya, ayen yetwakksen ḡḡ-eybel d atas. Meṣna, igad yesneemalen "ma hna ṭṭura", d wid ifehmen ulac taheṣṣart eḡḡ-aya.

Wanag wiyid, m-ara walin tamettut akka teṭṭaker, tessezzul, widak ṭsekkiren kull-ci f-etlawin-ennsen. Qqarn-asett : a y tehlumt ! Imir, ma yeejb-itett wakka, hataya, m-ulac adruhet s imawlan-ennsett : ur a-sett-id yegrⁱ ara kra n-errbeh, sawed yekksasett-id wer gaz ; yekfa laman fell-asett.

Ac-hal d yiwet ig-ebran f-tukkerda d-ujjew, yer-nu adernuṭ elhecmat ettaddart ara yesteḡsayen d acu f i bratt ny i wurbett.

Acimi ṭṭilin isezzlen? Eela-haṭer tilawin ṭṭimdeggein, ṭfarasett, ṭhemmimet kani-ter-wihin-ennsett. Tikwal diyen, d irgazen ney timyarin i tett iherṣen. D ayagⁱ ig-eṭlawin tilawin adetteffrett isezzlen.

M-ara d-bedren meddn ism usezzul, qqarend ir-it : ff-ayagⁱ i ṭṭemyuffarett etlawin. F-elmital, ma heddret-ed

Elles achètent aussi les autres choses qui manquent, comme le piment, le savon, les soieries : les hommes ne s'occupent pas de tout cela.

Quand les hommes sont avares, les femmes dilapident : si l'homme apporte un double de blé, elles en vendent la moitié. C'est une affaire grave et c'est cela qui ruine les familles.

Tous les hommes savent que les femmes font furtivement des réserves, mais il y en a qui font semblant de ne rien voir. Si, par exemple, ils voient une femme préoccupée du trousseau de ses filles, comme ils savent bien que c'est eux qui en auront finalement la charge, cela fera toujours, se disent-ils, quelques soucis en moins. Mais ceux qui font ainsi semblant de ne rien voir, ce sont ceux qui savent qu'ils n'y auront pas de perte.

Mais, la plupart du temps, quand ils voient qu'une femme vole pour faire son pécule, alors, ils mettent sous clé toutes les provisions en disant aux femmes : Vous allez nous ruiner ! Alors, si elles s'en arrangent, c'est bien ; sinon, elles repartent chez leurs parents. Il ne reste plus beaucoup de chances de profit quand l'homme a tout découvert : la confiance est perdue.

Beaucoup sont répudiées pour avoir détourné et revendu les provisions et doivent encore essuyer la honte de quitter un village où tout le monde demande pourquoi elles sont renvoyées, pourquoi elles retournent chez leurs parents.

Pourquoidonc toujours ces pécules ? D'une part, à cause des femmes qui sont gaspilleuses, avides de profiter, égoïstes, mais souvent aussi par la faute des maris ou des belles-mères qui sont trop avares. Cela amène la femme à amasser des fonds secrets.

Quand on parle du pécule, on dit toujours : c'est mal. C'est pourquoi les femmes se cachent. Si, p a r

etlawin s-ennecraha ḡḡ-ehham, a s tini yiw t i-tayed :
Hum ! kenn tceylēḡ Kan d-ukeddes i-weezzul-im ! d ec-
cerḡ ar d asetḡ yuyal d imenyi. Tideḡ, emm-uezzul-ennⁱ
aḡḡenker, aḡḡeggall ur teseⁱ ula d acemma, eela-ḡaḡer
ḡḡejjimen medden ḡ-enn-isezzlen : d eleib ameḡran.

Lameena, ulamma qqaren dir-it, yella wayen deg
yelha. Yiwet tmeḡḡut akka dya d emm-uezzul ; neḡḡat
qwaḡ yer-s tallas ; tijiratin qqareḡ-as : tihin teḡla
argaz-is. Neḡḡat meskiḡ telha Kan s-elqis ; taḡḡamt-is,
akken yella wass i t yeks^a umeksa. D eḡḡehh, ḡjemme
cwiḡ, ayen mi tezmer. Asmi jewjett yessi-s, ur ḡ yerri
lhewj ar-yiwet ; Kull-ci ḡjebd-it-id d amelhan ; argaz-is
tessafs-as taekemt, neḡḡat teḡḡa-d ur temehcam ara. I-
mir tijiratin-ennⁱ i s yeqqaren teḡla aḡḡam-is ennatt-
as : Atan ! taeezzult-is ala isy iz-d-ebbi ! Hata wan-
da yelha^a uezzul, wanag tameḡḡut ur neḡḡebbir ara^a i-
wzekka, ayn i d-yefka wass yeḡḡa-t yid, timma "ur ḡ yej-
wij ara ccree", telha-d Kan ḡḡsebbuḡ-is, tesrebḡ-it.

Aeezzul diyen yelha : yeḡḡaf-it bab-is i-leḡḡer :
am-etmeḡḡut em-verbiben ur neseⁱ ara dderya : hedden-d
diy lehruk ; teḡḡili lqella n-eḡḡehha. Ihi, yelha win
yeḡḡebbiran cwiḡ : yella wass-a, yell^a uzekka ! Belha-
ra maḡḡⁱ akkn ara yesseyli bnadem aḡḡam ney ma yeḡḡeh-
hit ḡḡ-ulac : wagi d elbaḡel.

Kull-ci yer-tmeḡḡut i ḡ tella. Akken yebyu yeweer wer-
gaz, ḡyelb-it tmeḡḡut ama s-ethil^a ama s-timḡercⁱ ama
s-lekdeb. Aḡḡam, ḡr-ifassen ḡmeḡḡut ig-ella : ḡas ten-
yel ney ḡdegges ney terza, ur yezmir hedd a-d-yekk en-
nig-es, ala Sidi Rebbi ! ḡ-lentel, ma yehres wergaz ta-
meḡḡut, ma yhedm-as leeḡeb, a ḡiwet ny adicuḡ fell-as,

exemple, en plaisantant, une femme dit à une autre : Oh ! toi, tu ne t'occupes que d'amasser ton pécule ! il est sûr que cela tournera en dispute. Sans aucun doute cette femme va nier et jurer qu'elle n'a absolument rien, car les gens se moquent des femmes à pécule : c'est très mal vu.

Cependant, bien qu'on dise que ce soit mal, il y a des occasions où l'on dira que c'est bien. Ainsi, une femme qui se faisait un pécule, avait de nombreuses filles. Ses voisines disaient : elle ruine son mari ! Elle, la pauvre, se contentait du minimum ; chez elle, chacun prenait le temps comme il était. C'est qu'elle ramassait tout le peu qu'elle pouvait ; aussi, quand ses filles se marièrent, elles ne manquaient de rien : tout était magnifique : elle a aidé son mari et s'est évité la honte à elle-même. Alors, ses voisines disaient : Vous voyez ? C'est de l'honneur que son pécule lui a rapporté ! Voilà un cas où le pécule est une bonne chose. Tandis qu'une femme qui ne pense pas au lendemain, qui mange au jour le jour ce qu'elle a, elle n'est pas digne de se marier : elle ne s'occupe que de sa gourmandise.

Le pécule peut encore être utile pour l'avenir, comme dans le cas de la femme sans enfants ou dans le cas de grosses dépenses pour les fêtes de famille ou encore dans les épreuves de santé. Il est donc juste d'être prévoyant et de penser au lendemain, mais pas au point de ruiner la maison ou de prendre quand il y a trop peu : ceci serait injuste.

Tout, dans le ménage, dépend de la femme. Aussi difficile que soit son mari, elle le surpasse en ruse, malice et duplicité. La maison est entre ses mains. Qu'elle perde, qu'elle gaspille ou casse, personne, absolument personne ne peut rien lui dire. Si, par exemple, un homme veut mater sa femme, il peut la battre, y aller de toutes ses forces, la priver, c'est

d aya ; neṭṭat, ddeewa-mⁱ aṭleḥḥu Kan, ur ethellu ara : aṭeṭnadi Kan and^a ara s etsit, aṭṭeffer Kull-ci fell-as ; aḍ-essebbay tuffirin, a s teqqar : eḡ-fus-iw i ḍ-yewhel : a s tett yezley ! D aya f i s eqqaren : Ay-argaz, ay-ameybun, ikesseng-leḥl^a am-serdun. Ur yezmir ara d elmahal adyecfu wergaz ff-ayn i ḍ yebbi ma yekfa ney ma zal. F-lemtel, ma yebbi-ḍ ameḥlaq bbeksum, ayn i s yehwan a t teffer deg-s, ur yeggar ara tamawt. Llan yergazen ur nezrⁱ ar^a ak maḍⁱ ayen yellan d-wayn ur nelli gg-ehḥamm-ennsen. Ma twala tmeṭṭut icukket kra wergaz-is eny idall ff-ayen teḥdem, a ḍ-es-senser iman-is ya lukan ukan, aṭṭesneemalka wer yedri.

Nekk, f-akka walay, llatt etlawin bezzaf hercett : ssukust-ed iman-ennsett akken yebyu yili ; 'yezra Rebbⁱ acu g-ehzen eḡ-eyyul : yekks-as acciwen.' Limmer maḥḥi d leḥris-agi, yilⁱ id-eḥḥatt 'elmal g-at-ṭṭemzin'.

Lameena, ulamma ṭṭilawin kani ḍ-neksa, ṭṭlima maḥḥi d nutetti Kan : ula d irgazen weerit. Yella deḡḡ-a-wal : wi ṭṭammen bu-ḥeḥ uqadam ? Llan wid yeṭjihin, wi-yid zzirzigen eddumiti-tlawin-ennsen mⁱ ara ṭcuḥun fell-asett ; tikwal, ḥas ur ṭṭehh^a ara tmeṭṭut, ṭṭazen deg-s qqarn-as : awi-ṭṭ-id ney eglu-ḍ yess ! meḥsub, ma yella kra^a ur ten neḥjib ara, adeiwden ejjwaj. Tilawin f ara mlilen lehyud akka msakit, ur ṭṭkalt ara f-etmeddit-ennsett : ihi, tigⁱ ur ḥeddmett ar^a ayn iṣelhen.

Ihi, ma neby^a annenqed ak eccerragi, lekduḥ, tuffriwin degg-ulawn-emey, yili neby^a anawed ar laman, yak, nemma-ḍ yagi : Kull-ci gr-ifassen tmeṭṭut ig-el-la : akken tenma yiwet : argaz d eṭrebb^a ufus ettmeṭṭut :

tout. Elle se fermera et ne pardonnera rien: elle cherchera à se venger et dissimulera tout: elle fera de bons petits plats en cachette et se dira: il est entre mes mains: je vais tout lui mesurer... C'est pour cela qu'on dit ce proverbe: Le pauvre homme, qui passe sa journée aux champs, comme un mulet! Il est impossible que l'homme se rende compte si ce qu'il apporte suffit ou non. S'il apporte, par exemple, un chapelet de morceaux de viande, elle peut en subtiliser ce qu'elle voudra: il ne s'en apercevra pas. Certains ignorent absolument ce qu'il y a ou n'y a pas dans leur maison. Si la femme voit qu'il soupçonne ou a vu quelque chose, elle saura bien se tirer d'affaire et agir comme si rien ne s'était passé.

Selon moi, bien des femmes sont trop rusées: elles se tirent d'affaire quoi qu'il arrive: Dieu savait ce qu'il y a dans l'âne pour lui refuser des cornes! Si elles n'étaient pas ainsi retenues, que ne feraient-elles pas!

Cependant, bien que nous parlions surtout des femmes, tous les torts, loin de là, ne sont pas de leur côté. Les hommes aussi sont difficiles: ne dit-on pas: Qui aurait confiance dans le porteur de moustaches? Il y en a qui dissipent; d'autres font à leur femme, par leur avarice, une vie insupportable; parfois même, bien qu'elle ne soit pas de bonne santé, ils sont exigeants et durs: apporte-moi ceci ou cela, ou viens avec! et, si quelque chose leur déplaît, ils prennent une autre épouse. Les pauvres femmes qui se trouvent dans cette situation intenable ne sont jamais tranquilles pour leur avenir: aussi sont-elles amenées à des manœuvres déloyales.

Si donc nous voulons supprimer tout ce mal, tous ces mensonges et ces cachotteries, arriver à la confiance mutuelle, il nous faut nous rappeler ce que nous avons dit: les femmes ont tout en mains. Comme le disait l'une d'entre elles: l'homme est éduqué par la

akkn i s tessay tarnumⁱ ara yili. Ihi s-ufus er-Reb-
bi, tamettut tezmer ; beedama telma s-essfa, d eccerj
Sidi Rebbⁱ ur t yejjaj^a ara. Lameena, has s-etul, attes-
ber : ayagi, maççi g-yibbass ara ð-yas. Yernu, d ac^u ak
s ara t yamen wergaz ? Ma ywal^a ur tetteffr acemma fell-
as, ma tesserañ-it ssy^a ar da s-elhaja, ula s-wawal azi-
dan. Argaz ara ywalintamettut-is tqeessad akka tikli-s,
ulac asawen d-weksar, mehsubulac tuffra, ayen yellan kan
sinani, winna, amect tebyu tekk-it eddunnit, adyuyal
a t yamen, adyefhemala lhir i tetnadi : tahhamt-ennsen
a ð-ezg etqeessad, adaicen s-liser. Akken eqqarn at-zik :
gg-ehham, tamettut d elsas, argaz d ajg^u alemmas.

Ljemsa n-essarij

Février 1958

F. L.

femme : comme elle l'habitue, il sera. En effet, avec
l'aide de Dieu, la femme est puissante, surtout si
elle se conduit droitement, Dieu n e l'abandonnera
pas. Même si c'est très long, qu'elle patiente. A ce-
la, elle n'arrivera pas dans un jour. Qu'est-ce qui
amènera son mari à lui faire confiance ? S'il se rend
compte qu'elle ne lui cache rien, si elle lui fait
plaisir de temps en temps par ses actes ou ses paro-
les. L'homme qui voit sa femme se conduire droite-
ment, sans détours, c'est-à-dire sans cachotteries,
agir en plein jour, celui-là, tôt ou tard, finit par
avoir confiance et comprendre qu'elle ne cherche que
le bien. Leur ménage sera stable et ils vivront dans
l'aisance. Comme disaient les anciens : la femme est
le fondement de la maison et l'homme, la poutre cen-
trale.

C.E.B.F. février 1958

N° 102 du FICHER

— 22^e année — 2^e trimestre 1969 —

Rédaction - Administration :

5, Chemin des Glycines, ALGER (ALGÉRIE)

C.C.P. : « Le Fichier Périodique », N° 4775-75 Alger

Gérant : P. REESINK, 5, Chemin des Glycines, ALGER

— IMPRIME EN ALGERIE —

Atelier de l'Ecole Second. Dioc., EL-HARRACH
